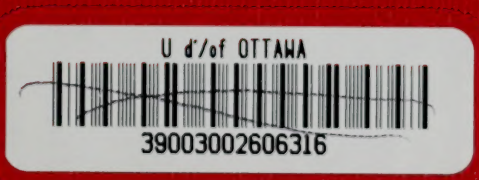
DC
801
.S65S4
1919



Ex Libris

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Ottawa, Canada

Gracieusement offert
par Madame L.-Arthur Cannon.

Avril, 1940.

LI NCE"

SI

FRANCE,

faite ıtribuerez
à u ous ferez
une (Se faire
prés iation. A
leur

SI

RANCE,

amei ; en coû-
tera : fait une
bonr sante in-
fluence.

COTISATIONS

Le montant annuel de la cotisation est de :

6 francs pour les nouveaux sociétaires de *nationalité française* ;

10 francs pour les nouveaux sociétaires de *nationalité étrangère*, quelle que soit leur résidence.

Les cotisations nouvelles versées à partir du 1er octobre donnent acquit pour l'année suivante.

Le *rachat de la cotisation*, qui donne droit au titre de MEMBRE A VIE, peut être effectué moyennant le versement de **120** francs pour les Français et de **200** francs pour les Étrangers.

Le titre de MEMBRE FONDATEUR comporte un versement de **300** francs.

Le titre de MEMBRE BIENFAITEUR comporte un versement minimum de **500** francs.

.....

TOURING-CLUB DE FRANCE

65, Avenue de la Grande-Armée, Paris (16e)

LES BELLES RÉGIONS DE FRANCE

LA BRETAGNE

Pays du granit, de la mer furieuse et des légendes, la Bretagne est une des provinces les plus pittoresques de la France. Son sol de granit, sous la verdure sombre des chênes et les tapis d'or des genêts, donne le jour à une race de marins hardis, de pêcheurs aventureux, qui concilie curieusement les superstitions païennes avec la foi catholique. C'est une des terres du monde les plus riches en souvenirs historiques et préhistoriques.

La Bretagne intérieure est un pays de plateaux ravinés et de monts peu élevés avec des landes et des pâturages, de belles eaux et des rochers.

La Bretagne côtière est invraisemblablement découpée de caps, de criques, de golfes et d'estuaires. Elle est unique.

Grandes curiosités. — Les points les plus curieux de la côte bretonne sont : la baie de Cancale et la pointe de Grouin, la rade de Saint-Malo et l'estuaire de la Rance, le cap Fréhel, la baie de Saint-Brieuc, l'île Bréhat, les rochers de Ploumanach et de Trégastel, la pointe de Primel, l'estuaire et la rivière de Morlaix, Roscoff et l'île de Batz, les rocs de Brignogan et de l'Aber-Wrach, la pointe de Saint-Mathieu, la rade de Brest. Plus au sud, les grottes de Morgat, la baie de Douarnenez, la pointe du Raz, les rochers de Penmarch, le golfe de Vannes, etc.

Les vieilles villes fortifiées : Vitré, Fougères, Saint-Malo, Dinan, Morlaix, Carhaix, Quimper, Concarneau, Pontivy, Vannes, etc., sont fort nombreuses. Les châteaux anciens, les églises et les cathédrales sont innombrables. Les « Calvaires » abondent ; les trois principaux sont dans le Finistère, à Thégonnec, Guimiliau et Plougastel. La Bretagne possède de nombreux menhirs et dolmens dont les principaux sont à Carnac et à Locmariaquer.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS TOURISTIQUES,

S'ADRESSER AU " TOURING-CLUB DE FRANCE ".

65, Avenue de la Grande-Armée, Paris (16e)

MAR 21 1973

A LA MÉMOIRE
DES OUVRIERS ET EMPLOYÉS DES USINES MICHELIN
MORTS GLORIEUSEMENT POUR LA PATRIE

716-1B-339

SOISSONS

AVANT ET PENDANT LA GUERRE

MICHELIN & Cie, ÉDITEURS
CLERMONT-FERRAND

Copyright by Michelin & Cie, 1919

Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction totale ou partielle réservés pour tous pays.

BIBLIOTHECA Ottaviensis

801
.S6554
1919

SOISSONS

GRANDS FAITS HISTORIQUES

Soissons tire son nom de la peuplade belge, *les Suessiones*, qui habitait la contrée à l'époque gauloise. La cité était alors bâtie à 4 kil. N.-O. de l'Aisne, sur le plateau de Pommiers, et s'appelait *Noviodunum*. Après la conquête du pays par César, elle fut transférée au bord de l'Aisne, sous le nom d'*Augusta Suessionum*. De l'époque gallo-romaine, il ne subsiste qu'un petit fragment des remparts de la ville (*p.* 32) mais des fouilles ont fait découvrir l'emplacement d'un vaste théâtre *p.* 51) et au Mail des substructions de luxueuses villas. La plupart des objets recueillis, à part le groupe célèbre de Niobide et de son pédagogue transporté au Musée du Louvre, sont réunis au Musée (*p.* 41).

Le christianisme fut prêché à la fin du IIIe siècle par les deux frères cordonniers Crépin et Crépinien qui y furent suppliciés.

Soissons joua un rôle important pendant toute la monarchie franque. C'est à ses portes que Clovis remporta, en 486, sur le dernier patrice romain Syagrius, une victoire décisive qui ruina à son profit la puissance romaine en Gaule et que suivit l'épisode fameux du vase de Soissons. Le roi franc séjourna longtemps dans la ville et, à sa mort (511), Soissons devint la capitale du royaume d'un de ses fils, Clotaire Ier, qui fut dans la suite seul roi des Francs. Le royaume de Soissons se reforma plus tard au bénéfice de Chilpéric, puis de Clotaire II (561-613). Durant cette période, se passèrent à Soissons et dans la contrée divers épisodes sanglants de la rivalité de Brunehaut et de Frédégonde.

Au VIIIe siècle, Soissons vit la chute de la monarchie mérovingienne : Pépin le Bref y fut reconnu roi (752), par une assemblée de grands réunie au monastère de Saint-Médard (*p.* 61).

Dans cette même abbaye, en 833, l'empereur Louis le Débonnaire fut déposé et emprisonné par ses fils révoltés qui l'obligèrent auparavant à une confession publique dans l'église du monastère.

En 923, Charles le Simple livra sous les murs de Soissons à son compétiteur Robert, duc des Francs, une bataille où Charles fut fait prisonnier et perdit son trône, qui passa à la puissante Maison de France d'où devait sortir la royauté capétienne.

Pendant tout le Moyen-Age, Soissons eut une vie religieuse intense; la ville comprenait alors, outre la cathédrale et plusieurs églises ou collégiales, six grands monastères. Ce n'en était pas moins un fief laïque ayant rang de comté, qui obtint, sous Louis le Gros, en 1131, une charte communale et entra définitivement dans le domaine de la couronne à l'avènement de François Ier.

Placé sur les grandes routes d'invasion, Soissons a toujours été un des postes avancés qui couvraient Paris. La ville a subi, de ce fait, de nombreux sièges, la plupart malheureux en raison de sa situation défavorable dans une plaine entourée de collines. Elle a été prise et pillée, notamment en 1414, par les troupes de Charles VI, en 1544 par Charles-Quint et en 1567 par les protestants. En 1814, pendant la campagne de France, elle fut conquise par les Russes et les Prussiens. En 1815, après Waterloo, elle dut rouvrir ses portes aux Alliés.

En 1870, une armée allemande, forte d'environ 20.000 hommes, mit le siège le 11 septembre devant Soissons. La garnison de 5.000

soldats qui tenait la ville refusa de se rendre et tenta, sans succès, plusieurs sorties. Installée sur les hauteurs environnantes, l'artillerie allemande prononça de violents bombardements qui incendièrent une portion des faubourgs, l'hôpital et une partie de la manutention militaire installée dans l'ancienne abbaye de Saint-Jean-des-Vignes. Une brèche fut finalement pratiquée dans les fortifications et, après un siège de 37 jours, le 16 octobre, la ville dut se rendre.

De 1914 à 1918, Soissons fut occupé à deux reprises par l'ennemi, une première fois du 2 au 13 septembre 1914, puis, en 1918, à la suite de la surprise du Chemin des Dames, du 29 mai au 2 août (*voir pages* 4 *et* 7).

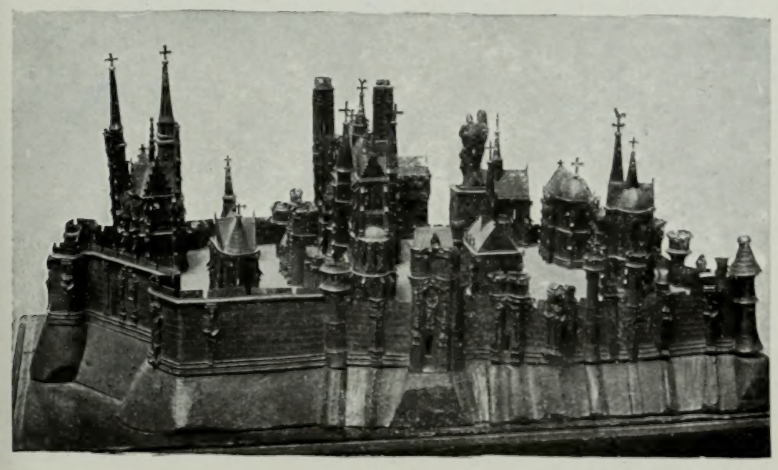
DESCRIPTION SOMMAIRE

Sous-préfecture de l'Aisne, ancienne place forte déclassée après 1870, Soissons comptait 14.458 habitants avant la guerre.

La ville proprement dite est demeurée resserrée dans les limites étroites de son enceinte d'autrefois. Elle est bornée à l'est par le cours de l'Aisne, au sud par la petite rivière de la Crise, à l'ouest par le boulevard Jeanne-d'Arc qui suit le tracé des anciens remparts, au nord par la rue Saint-Léger, près de laquelle peuvent se voir (à proximité du Jeu de Paume) quelques restes des vieilles fortifications (*voir le plan p.* 12).

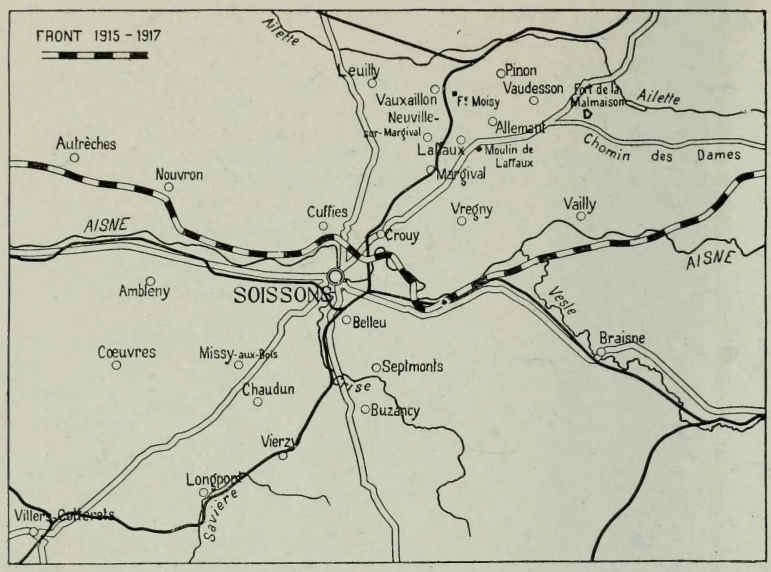
Au delà s'étendent les faubourgs : à l'ouest et au sud, les faubourgs neufs de Saint-Christophe, de Crise et de Reims ; à l'est, sur la rive droite de l'Aisne, les vieux faubourgs : faubourg Saint-Waast, du nom de l'évêque qui provoqua la conversion de Clovis au christianisme, et faubourg Saint-Médard, du nom de l'évêque qui y fut enterré à l'époque mérovingienne.

Soissons était, avant la guerre, un grand marché et un important centre d'approvisionnement de Paris pour les grains et les haricots. Il possédait dans ses faubourgs de nombreux établissements industriels, notamment des ateliers de chaudronnerie et de constructions mécaniques, et différentes fabriques, distilleries, sucreries, etc.



SOISSONS AU XVIe SIÈCLE

Plan en relief de 1560 conservé à la cathédrale. A l'intérieur de l'enceinte crénelée sont groupées, autour de la cathédrale, six collégiales ou abbayes.



Occupé par deux fois, en 1914 *et en* 1918, *Soissons a été pendant* 30 *mois en première ligne.*

COMMENT SOISSONS FUT OCCUPÉ EN 1914

Après la bataille de Charleroi, la retraite des armées franco-britanniques se poursuit vers le sud malgré la vigoureuse et violente contre-offensive des 29 et 30 août, de Guise à Saint-Quentin.

Le 31 au soir, Soissons est couvert au nord-est par le groupe de divisions de réserve Valabrègue (flanc-garde de la 5e armée) qui tient la région de Vauxaillon, Laffaux, Vaudesson.

Il n'est cependant pas question de défendre la ville, et les seules résistances opposées à l'ennemi sur le front de retraite doivent permettre le passage de l'Aisne ; à cet égard, Soissons prend une importance capitale. Des forces importantes de cavalerie ennemie s'infiltrent entre les armées britanniques et françaises et s'avancent de Noyon sur Soissons, pouvant compromettre gravement le passage de l'Aisne.

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, une division de cavalerie est dirigée en toute hâte de Craonne à Soissons et est disposée dans la matinée, partie au nord de la ville vers Cuffies, avec ordre de résister aussi longtemps que les divisions de réserve à l'est de la ville n'auront pas traversé l'Aisne, partie sur les hauteurs de Belleu pour tenir les débouchés de la rivière.

L'ennemi arrive devant Soissons à 10 heures du matin et est tenu en arrêt jusqu'à midi par les cavaliers et les chasseurs cyclistes.

Au début de l'après-midi, ces arrière-gardes reçoivent l'avis que l'armée a traversé l'Aisne et se retirent par ordre vers Septmonts et Buzancy.

Les Allemands prennent possession de la ville le 2 septembre, imposent de fortes réquisitions, mais ne se signalent par aucun acte de pillage ou de vandalisme.

DES CHEVAUX DE UHLANS, PLACE DE L'HOTEL DE VILLE, 1914.

COMMENT LES ALLEMANDS FURENT CHASSÉS DE SOISSONS

Après la victoire de la Marne, la 6e armée française, victorieuse sur l'Ourcq, s'avance sur l'Aisne. Le 11 septembre, les occupants de la ville donnent des signes visibles d'inquiétude. La 45e division, aile droite de l'armée Maunoury, marche sur Soissons par les vallées de l'Ourcq et de la Savière, et rejette l'ennemi de Chaudun où il avait voulu résister.

Le lendemain 12, les troupes d'Afrique, soutenues par l'artillerie britannique établie à Buzancy, entrent dans la ville. Mais les ponts ont été coupés par l'ennemi en retraite, et la nuit doit être employée à établir des passerelles sous le feu de l'artillerie lourde.

Le 13, zouaves et tirailleurs du général Quiquandon se portent à l'attaque de la cote 132 qui domine Soissons immédiatement au nord, mais ne peuvent enlever les formidables organisations qui s'y trouvent. Les assauts livrés le 14, le 17, le 23 et le 30 ne sont pas plus heureux. Les Allemands ne peuvent être délogés de ces collines percées de carrières profondes, ou *creutes*, qui en font autant de forteresses naturelles et qui deviennent pour eux de merveilleux observatoires et d'excellentes positions pour bombarder Soissons, à toute occasion.

Nous reviendrons sur ces bombardements qui ont presque tous pour but la destruction de la ville, et qui, ne comportant aucune nécessité militaire, ne trouvent pas place dans cet exposé consacré aux opérations.

EFFORTS FRANÇAIS POUR DÉGAGER SOISSONS

Les tirs de destruction renouvelés de l'artillerie ennemie décident le commandement français à faire, au début de janvier 1915, une nouvelle tentative pour dégager la ville.

Le 8, un bataillon de chasseurs et un bataillon de tirailleurs marocains, soutenus par les troupes de la 55e division, attaquent et réussissent à atteindre le sommet de la crête nord-est et à prendre pied sur l'éperon 132 (*Voir la carte de la page* 53).

Mais le 12, les Allemands attaquent violemment en avant de Crouy et à la cote 132 au moment même où une crue de l'Aisne a emporté les passerelles et menace de couper les communications qui ne sont plus assurées que par le pont Saint-Waast.

Après une lutte acharnée qui dure jusqu'à la nuit, les Français perdent les hauteurs au nord de la ville. Une division active du 7e corps est aussitôt alertée et jetée dans la bataille. Par un brillant assaut, elle reprend avant la fin du jour une partie de la croupe 132, puis, dans

la journée, les communications devenant de plus en plus précaires avec la rive gauche de l'Aisne, elle reçoit l'ordre de couvrir la retraite générale prescrite par Maunoury. Dans la nuit du 13 au 14 l'Aisne est repassée ; il n'est maintenu sur la rive nord qu'une tête de pont puissamment organisée entre la distillerie et Saint-Paul (*voir p.* 56 *et p.* 61).

Dès le 14, les Allemands attaquent cette tête de pont en formations serrées. Ils réussissent un instant à pénétrer dans le petit hameau de Saint-Paul, à 1.500 mètres environ des premières maisons de Soissons, mais ils en sont le jour même délogés. Le 16, le bombardement oblige à l'évacuation d'une nouvelle partie des habitants.

Après quelques autres tentatives infructueuses, l'ennemi cesse ses attaques et le calme relatif de la guerre de tranchées ne tarde pas à revenir dans ce secteur.

1917. — SOISSONS EST DÉGAGÉ

Jusqu'en mars 1917, les lignes adverses ne subissent plus de modifications, elles sont de part et d'autre formidablement aménagées et appuyées par des fortins, des abris bétonnés pour mitrailleuses, d'épais réseaux de fils de fer.

Notre 2e *itinéraire* (*p.* 52 *à* 64) *permet de visiter dans leurs parties les plus intéressantes ces lignes qui décrivaient un arc de cercle autour de Soissons à une distance très rapprochée de la ville.*

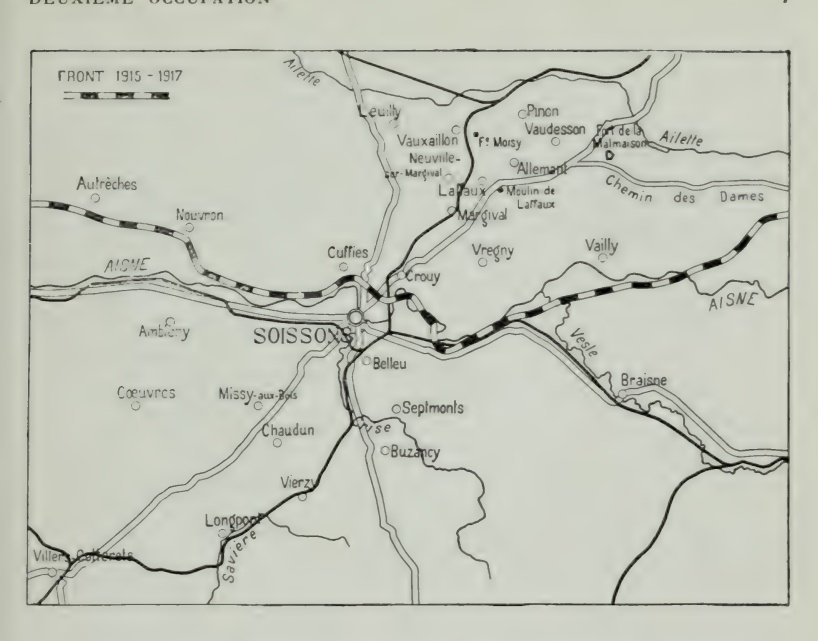
Le repli opéré en mars 1917 par l'armée allemande de part et d'autre de l'Oise est très limité dans la région de Soissons, pivot de sa manœuvre. Le nouveau front n'est pas distant de l'ancien de plus de 7 kilomètres et la ville demeure sous le feu de l'artillerie lourde à longue portée ; les bombardements sont toutefois moins fréquents.

L'ennemi abandonne, à partir du 17 mars, ses tranchées de Crouy et de la cote 132, mais s'efforce de ralentir sa retraite. Il lance des contre-attaques entre Vregny et Margival et les troupes françaises ne parviennent que pas à pas aux avancées de la redoutable ligne Hindenburg. A la fin du mois, elles n'ont guère dépassé Neuville-sur-Margival et Leuilly ; le 1er avril, elles attaquent depuis l'Ailette la route de Laon et arrivent aux abords de Laffaux et Vauxaillon ; elles occupent ce dernier village et Vauxeny dans les journées suivantes. Leur avance s'arrête en ces points.

Le 16 avril, la 6e armée (Mangin) attaque, en liaison à l'Est avec la 5e armée. Cette offensive ne donne pas tous les résultats espérés ; au nord-est de Soissons, où opère le 1er corps colonial, les progrès sont faibles ; le plateau de la ferme Moisy ne peut être enlevé ; Laffaux, d'abord atteint, n'est définitivement occupé que le 19.

Le 5 mai, à 4 h. 30, une nouvelle offensive est prise sur tout le front au sud-est de Vauxaillon ; les positions de la ferme Moisy et du moulin de Laffaux sont enlevées par les coloniaux et les cuirassiers à pied et conservées en dépit de contre-attaques nombreuses et acharnées ; le lendemain, les Français avancent encore au nord du moulin. L'ennemi, qui ne peut se résoudre à la perte de ces points d'appui, tente à maintes reprises de les reprendre et le secteur de Soissons devient un "nouveau Verdun".

Le 23 octobre 1917, le général Maistre prononce une vigoureuse offensive. Tandis que la 38e division (de Salins) enlève le fort de la Malmaison, le 21e corps (Degoutte) s'empare d'un seul élan des villages d'Allemant et de Vaudesson ; le 25, ces troupes occupent le village et la forêt de Pinon et bordent le canal de l'Oise à l'Aisne. Soissons est fortement dégagé.



COMMENT SOISSONS FUT OCCUPÉ EN 1918

En 1918, Soissons connaît de nouveau les horreurs de l'invasion. Après l'échec de l'offensive allemande, sur Paris d'abord, puis sur Amiens, le 27 mai 1918, le kronprinz impérial lance ses divisions en une ruée formidable à l'assaut du front de l'Aisne. Par l'effet de la surprise qui donne aux armées allemandes une écrasante supériorité numérique, celles-ci franchissent, dès les premières heures de la journée, le Chemin des Dames, puis, tandis qu'à l'est de Soissons elles traversent l'Aisne vers Vailly et s'avancent sur la rive gauche de la rivière jusqu'à la Vesle, elles progressent au nord-est vers les plateaux ondulés qui couvrent la ville.

Le 28, en dépit de la résistance acharnée de quelques unités françaises en secteur, elles prennent pied sur les plateaux de Vregny et de Crouy et s'infiltrent le long de la rive méridionale de l'Aisne jusqu'aux portes de Soissons, dont elles atteignent, par ce double mouvement convergent, à la fois les lisières est et le sud-est.

Le lendemain 29 mai, elles enlèvent sur la rive droite les faubourgs Saint-Waast et Saint-Médard. Puis des sapeurs brandebourgeois, précédant les troupes d'attaque, se saisissent des ponts et en empêchent la destruction.

Enfin, vers midi, les Allemands pénètrent dans la ville, et après des combats de rues qui contiennent leurs efforts pendant plusieurs heures, refoulent les Français jusqu'aux lisières ouest. Ceux-ci, cependant, tiennent encore la hauteur de Pasly, au nord-ouest de Soissons.

Durant toute la nuit, l'artillerie française bombarde les accès de la ville et les passages de l'Aisne, tandis que les mitrailleuses, par des tirs d'enfilade, interdisent tout mouvement de troupes à travers les rues. Le 30 seulement, à 9 heures du matin, la hauteur de Pasly est conquise et assure à l'ennemi la possession de Soissons.

Pendant deux jours les Français restent cramponnés héroïquement aux débouchés ouest. Mais au sud, les Allemands s'établissent dans l'angle formé par l'Aisne et la Crise et réussissent à s'emparer de Vierzy et de Chaudun.

Les positions françaises sont prises à revers ; elles doivent être abandonnées; le terrain n'est toutefois cédé que pas à pas et âprement défendu.

Enfin, l'arrivée de renforts permet, au début de juin, de contenir définitivement l'ennemi à bout de souffle. Malgré de violentes attaques qu'il déclanchera encore à différentes reprises, il ne pourra désormais dépasser, à l'ouest de Soissons, la ligne Amblény-Longpont. La route de Paris par la forêt de Villers-Cotterets lui est barrée.

Pendant les deux mois que dure la nouvelle occupation (29 mai-2 août), les Allemands se livrent au pillage systématique et officiellement organisé de la ville, évacuée par ses habitants. Toutes les maisons sont visitées et vidées de leur contenu. Les objets volés, avant d'être expédiés en Allemagne, étaient rassemblés dans certains locaux, désignés par affiches, ainsi qu'en témoigne un écriteau oublié par l'ennemi et qui indique par une flèche la direction du « Beutesammelstelle », c'est-à-dire : lieu de rassemblement du butin. Quant aux objets qui, en raison de leur poids ou de leurs dimensions ne pouvaient être emportés, ils étaient, après destruction, abandonnés sur place ou jetés dans les rues.

LLAGE.
r texte
contre

Deux mois et quatre jours après l'occupation, l'armée Mangin qui, depuis le 18 juillet, contre-attaque victorieusement sur son flanc droit l'armée impériale engagée face à la Marne, entre à Soissons. Le 2 août 1918, vers six heures du soir, les chasseurs du général Vuillemot traversent la ville au milieu des incendies et gagnent les ponts de l'Aisne, au delà desquels, dans le faubourg Saint-Waast, les arrière-gardes ennemies livrent un dernier combat (*photo p.* 9).

Un des pivots de la « poche » creusée entre la Marne et l'Aisne par les armées allemandes s'effondre ; celles-ci doivent bientôt reculer jusqu'à la Vesle.

LA PROFANATION
Sarcophage violé à la cathédrale.

JOYEUSE RÉPLIQUE AUX PILLAGES DE L'ENNEMI

Des poilus du 2e chasseurs entrés les premiers dans Soissons le 2 août 1918, pillent... un potager militaire allemand que protégeait pourtant l'écriteau : Réservé à la 3e Cie du 43e régiment d'artillerie de campagne. Entrée interdite aux autres troupes. La Kommandantur.

L'offensive est arrêtée un moment devant les fortes positions où se sont retranchés les Allemands sur les collines de la rive nord de l'Aisne Un bombardement intense consomme alors la ruine de la cité. L'avance française reprend à la fin du mois d'août.

Les 30 et 31 août, Cuffies, puis Crouy sont repris.

Les jours suivants, la bataille continue, acharnée, sur les hauteurs au nord et à l'est de Soissons.

L'armée Mangin a réussi à s'avancer, entre l'Aisne et l'Ailette, jusqu'aux plateaux de Vauxaillon, Laffaux, Vregny, d'où elle ne tardera pas à déloger l'ennemi.

LE DERNIER EFFORT DE RÉSISTANCE DE L'ENNEMI.

Barricade allemande à la sortie du Pont des Anglais dans le faubourg Saint-Waast. Août 1918.

LES BOMBARDEMENTS DE SOISSONS

Aussitôt chassé de Soissons, en septembre 1914, l'ennemi exerce sa vengeance en bombardant la ville.

Pendant la deuxième quinzaine de septembre, la canonnade est incessante, dirigée successivement sur les différents quartiers et sur tous les édifices publics, sans excepter l'hôpital qui contenait des blessés.

DANS RALE. 7.

Après une accalmie, les bombardements reprennent très violents en janvier 1915 ; le 8, le Palais de Justice est incendié ; le 9, la Cathédrale reçoit 42 obus ; le 14, les éclatements n'arrêtent pas du matin au soir. Le tir continue avec la même intensité et presque sans répit jusqu'à la fin de février. La Cathédrale est systématiquement visée, comme le prouve le carnet de route du commandant de la Ringkanonenbatterie de la cote 132 (nord-est de Soissons) : « Le 31 janvier, écrit celui-ci, la batterie a tiré 19 obus fusants et percutants sur la Cathédrale. Le clocher et la nef ont été plusieurs fois touchés. Dans la nef on a observé un commencement d'incendie ; on n'a pu faire, jusqu'à présent, de grands dommages matériels au clocher... » Le 2 février, une batterie « tire sur la Cathédrale et, en particulier sur le clocher, 29 shrapnells dont 16 au but ». Le 25 février, elle lance sur le même objectif 21 projectiles...

Quant à la ville elle-même, elle reçoit encore le 28 février 200 obus.

Les bombardements s'espacent ensuite pour recommencer, sans motif apparent, à certains intervalles avec une intensité plus ou moins grande. Il en est ainsi jusqu'au milieu du mois de mars 1917, époque où le recul allemand de la Somme à l'Aisne dégage Soissons qui ne peut plus être atteint que par des pièces à longue portée.

CENTRE VILLE.

Mais fréquemment des avions viennent jeter sur la ville des bombes incendiaires.

UN BOYAU BOULEVARD JEANNE-D'ARC.

LA VIE A SOISSONS DE 1914 A 1917

Un siège de trente mois

De septembre 1914 à mars 1917, pendant les deux années et demie durant lesquelles l'armée allemande demeura aux portes de la ville, lui faisant subir un véritable siège, la vie se maintint à Soissons, en dépit de tous les bombardements et des ruines qui, chaque jour, se multipliaient. Une partie de la population refusa de quitter la cité et on put voir alors, « çà et là, contre des murs restés intacts, de petits écriteaux imprimés sur papier blanc portant cette notice : *Maison encore habitée*. Suivaient les noms, inscrits à la main, des habitants tenaces ». (Pierre Loti). Pendant les bombardements, on se réfugiait dans les caves ; aux heures d'accalmie, on vaquait comme en temps ordinaire à ses occupations. Les services publics fonctionnaient normalement ; nombre de boutiques étaient ouvertes ; un hôtel recevait les voyageurs amenés la nuit par l'omnibus qui assurait chaque jour la correspondance avec la gare de Vierzy, point terminus des trains.

On ne pouvait, par endroits, circuler qu'à travers des boyaux défilés aux tirs ennemis et creusés le long des chaussées ; un boyau longeait, à l'ouest, dans toute son étendue, le boulevard Jeanne-d'Arc (*photo ci-dessus*); d'autres sillonnaient les jardins de l'Hôtel de Ville (*photo p.* 40) et les rues avoisinant l'Aisne.

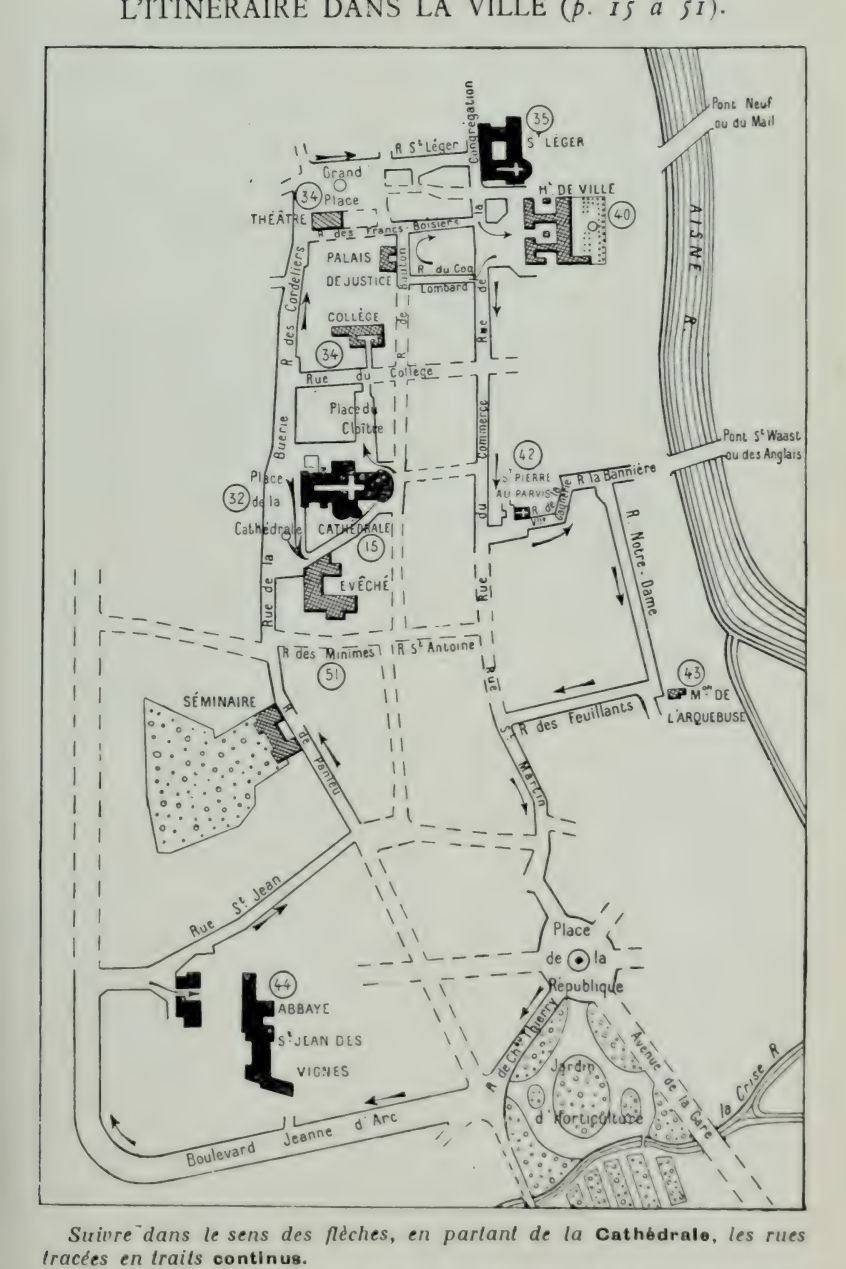
La circulation était, du reste, réduite à quelques quartiers de la ville ; à peine s'éloignait-on du centre que commençaient barricades, tranchées et travaux de défense.

Ces organisations sont décrites dans le 2e *itinéraire* (*p.* 52 *à* 64) *qui conduit le touriste du centre de la ville aux premières lignes du front* 1915-1917 (*Vauxrot, Saint-Paul, Saint-Médard*) *par le Mail, le faubourg St-Waast, etc.*

L'AN
PRE
LI
FRAN
La D
voir

SOISSONS
PULATION : 14.458 habitants
ALTITUDE : 55 mètres
ÉCHELLE
0 100 200 300 400 500m
ELS : a HOTEL DE LA CROIX D'OR
b HOTEL DU LION ROUGE
Rues ou routes à éviter par les autos
N
Ferme de St Crépin
ROND-POINT DU MAIL
MAIL
Bd Pasteur
Jeu de Paume
Prison
GRAND PLACE
Théâtre
Palais de Justice
Ecole
Collège
PL. DU CLOITRE
Cathédrale
PL. MANTOUE
Evêché
Hôtel-Dieu
Hôtel de Ville
Caserne
Caserne Carpentier
Maison de l'Arquebuse
Séminaire
Sous-Préfecture
Couvent de la Croix
PL. D'AUPHINE
PL. DE LA RÉPUBLIQUE
Bourse du Com.
Manutention
St-Jean-des-Vignes
Jardin d'Horticulture
Octroi
Bd Jeanne-d'Arc
FAUBG CHRISTOPHE
R. du Fg St-Christophe
Cimetière
R. St Christophe
R. St Remy
R. d'Hericourt
R. Jeanne d'Arc
R. des Cordeliers
R. du Collège
R. Sroquelin
R. de la Bannière
R. Pierre Carpaux
R. Gambetta
R. du Faubg de Reims
FAUBG DE REIMS
Orphelinat St-Vincent-de-Paul
Gare de St Waast
Usine à Gaz
PL. D'ALSACE-LORRAINE
Av. de Vauxrot
Av. de la Gare
Bd de Laon
Bd de Strasbourg
Bd de Metz
FAUBG ST WAAST
Gare du Nord
Gare de l'Est
Gare des Voyageurs (Ligne du Nord)
Hôpital
FAUBG DE CRISE
Moulin du Pré-Foireux
Moulin de Notre-Dame
SOISSONS
CHATEAU-THIERRY
COMPIEGNE
PARIS
BELLEU
ARRAS 122 PÉRONNE 79
CHAUNY 31 ST QUENTIN 60
LAON 32
AISNE RIV.
LIGNE

L'ITINÉRAIRE DANS LA VILLE (*p. 15 à 51*).



Suivre dans le sens des flèches, en partant de la **Cathédrale**, *les rues tracées en traits* **continus**.

Les **numéros** *indiquent les* **pages** *où figurent les* **photos** *correspondantes.*

SOISSONS EN 1914. *Vue prise de la Tour nord de Saint-Jean-des-Vignes.*

Dans toute la ville, innombrables sont les dégâts causés par les bombardements allemands. Ce ne sont partout que façades trouées, toitures éventrées, maisons anéanties par le canon ou le feu, et dont il ne subsiste souvent que les murs séparatifs formant pignon et taillés en escalier suivant une habitude très répandue dans le Soissonnais.

Les dégâts s'effacent un peu chaque jour. Néanmoins, la trace des destructions accomplies survivra pendant longtemps.

SOISSONS EN NOVEMBRE 1918. *Remarquer la coupure de la Cathédrale* (*voir p.* 19 à 24)

VISITE DE LA VILLE ET DES ENVIRONS

(*Voir le plan p.* 12 *et les itinéraires p.* 13 *et* 52).

Ce qu'il faut voir : la Cathédrale (*p.* 15), **les restes de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes** (*p.* 44).

Pour les curieux d'archéologie : L'ÉGLISE ET LE CLOITRE DE SAINT-LÉGER (*p.* 35), L'ANCIENNE ÉGLISE SAINT-PIERRE-AU-PARVIS (*p.* 42), LA CRYPTE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE SAINT-MÉDARD (*p.* 61).

Autres curiosités : LA MAISON DE L'ARQUEBUSE (*p.* 43), LE MUSÉE (*p.* 40).

Souvenirs et vestiges de la guerre : LES RUINES DANS LA VILLE, LE MAIL (*p.* 54), LES PONTS (*p.* 55 *et* 63), LE FAUBOURG SAINT-WAAST (*p.* 62), LES ORGANISATIONS DE VAUXROT A SAINT-PAUL (*p.* 56 *à* 61).

Nous avons établi **deux itinéraires** qui partent chacun de la CATHÉDRALE pour y revenir et conduisent le touriste à tous les points intéressants de la ville et des environs.

Le premier itinéraire (*p.* 13) **dans la ville** (*p.* 15 *à* 51).

Le deuxième itinéraire (*p.* 52) **hors de la ville** (*p.* 53 *à* 63).

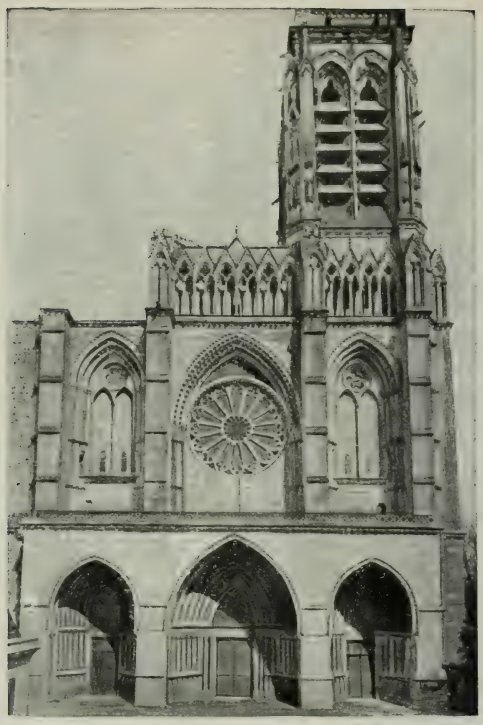
1° ITINÉRAIRE DANS LA VILLE

VISITE DE LA CATHÉDRALE

En avril 1919, *on entrait par la porte de la place du Cloître* (*voir p.* 29 *et p.* 33).

La Cathédrale de Soissons (*monument historique*) peut être considérée comme « le diminutif de la cathédrale d'Amiens et, par la pureté de ses lignes et la simplicité de son ordonnance, comme la première des cathédrales françaises de second ordre ».

LA CATHÉDRALE EN NOVEMBRE 1918.



LA CATHÉDRALE AVANT LA GUERRE.
La façade principale, inachevée, n'avait qu'une tour.

Elle a été très rapidement construite en pierre dure du Soissonnais. Elle offre la particularité d'avoir été commencée par le bras sud du transept, élevé dans le style gothique primitif pendant le dernier tiers du XIIe siècle. Ensuite furent bâtis dans le gothique dit à lancettes, le chœur — achevé en 1212 — puis la nef. Au milieu du XIIIe siècle la Cathédrale était terminée dans son gros œuvre, à l'exception des parties hautes de la façade principale (où un seul clocher fut édifié au XIVe siècle) et de la façade du croisillon nord, également du XIVe siècle.

C'est, avec Arras, la cathédrale de France qui a été la plus éprouvée dans ses œuvres vives. La nef, qui, dès 1915-1916 s'était partiellement effondrée, a été totalement ruinée, avec ses bas côtés, à la fin de 1918.

A la même époque s'est écroulée la tour jusque-là gravement endommagée par l'ennemi mais non abattue. Seuls, les transepts et le chœur ont subi peu de dégats.

Façade principale de la Cathédrale

La façade occidentale comprend trois portails terminés vers 1230, mais dénaturés au XVIIIe siècle par un ravalement qui a fait disparaître leur ornementation du XIIIe siècle, remplacée depuis par une décoration pseudo-gothique.

ÉTAT DE LA TOUR EN JUIN 1915.
L'écroulement du meneau découvre la charpente du beffroi.

Au-dessus de la grande rose, inscrite dans un arc en tiers point, prend naissance une élégante galerie de circulation, composée d'arcades doubles surmontées de gâbles, qui se poursuit tout autour de l'unique tour, haute de 66 mètres.

La tour portait, sur chaque face, deux longues baies séparées par un meneau. Son époque postérieure se remarquait notamment aux statues d'apôtres, de saints et d'évêques, abritées sous des dais finement sculptés, qui ornaient les contreforts d'angle.

La tour de la Cathédrale a été, dès les premiers mois de la guerre, spécialement et constamment visée par les artilleurs allemands.

En juin 1915, des projectiles de gros calibre ont provoqué l'écroulement du grand meneau séparant les deux baies de la face ouest ; celles-ci se sont écrasées sur le sol et une large brèche découvrit sur toute la hauteur du clocher la charpente du beffroi (*photo ci-dessus*). Le même écroulement a entraîné la chute de presque tous les gâbles de la galerie inférieure de circulation, qui, déjà auparavant, avait été atteinte dans sa travée de gauche par plusieurs obus.

Jusqu'en 1918, la façade ne subit pas d'autres dommages importants Mais au mois d'août de cette année, quelques jours après le retour des Français à Soissons, trois des faces de la tour — les faces Nord, Sud et Est — et la charpente intérieure du beffroi s'écroulaient totalement sous les coups répétés de l'artillerie allemande.

OUR EN 1919.

En septembre 1918, il ne restait plus du clocher que les deux contreforts d'angle nord-ouest et sud-ouest; ils tiennent par miracle en équilibre et des pierres s'en détachent à tout instant pour venir s'écraser sur le sol (*photos p.* 15 *et ci-contre*).

Toutes les arcades de la galerie surmontant la grande rose ont été également détruites en août 1918.

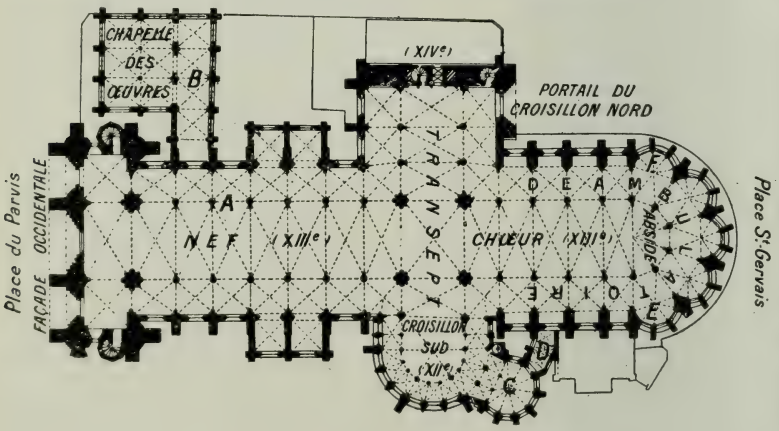
Intérieur de la Cathédrale

La Cathédrale, longue de plus de 100 mètres, comprend :

Une nef à sept travées avec double collatéral et chapelles ajoutées postérieurement aux quatre dernières travées ;

Un transept, dont le croisillon sud se termine en hémicycle et le croisillon nord par un mur droit ;

Un chœur à quatre travées et une abside demi-circulaire entourés par un déambulatoire sur lequel s'ouvrent huit chapelles rectangulaires et, à l'abside, cinq chapelles polygonales rayonnantes.



PLAN DE LA CATHÉDRALE

A. — Pilier de la nef sectionné en 1915.

B. — Galerie de l'ancien cloître de la Cathédrale.

C. — Chapelle du croisillon sud.

D — Passage de la sacristie (statue de la Vierge et l'Enfant).

E — Chapelle Saint-Ruffin (statue du saint, XVIIe siècle).

F. — Chapelle Saint-Valère (statue du saint, XVIIe siècle).

La nef avant les bombardements

Terminée vers 1230, la nef — aujourd'hui totalement ruinée — pouvait être regardée, avant la guerre, comme une des nefs où se manifestait le plus la simplicité harmonieuse du style gothique au début du XIIIe siècle.

Elle atteignait 33 m. 30 de hauteur à la voûte centrale.

Des colonnes, flanquées du côté de la grande nef d'une petite colonne engagée, séparaient les travées. Sur leurs beaux chapiteaux, à quatre rangs de crochets ou à feuillages, venaient s'appuyer les grandes arcades du rez-de-chaussée et les faisceaux de cinq colonnettes qui supportaient la retombée des arcs ogifs de la voûte.

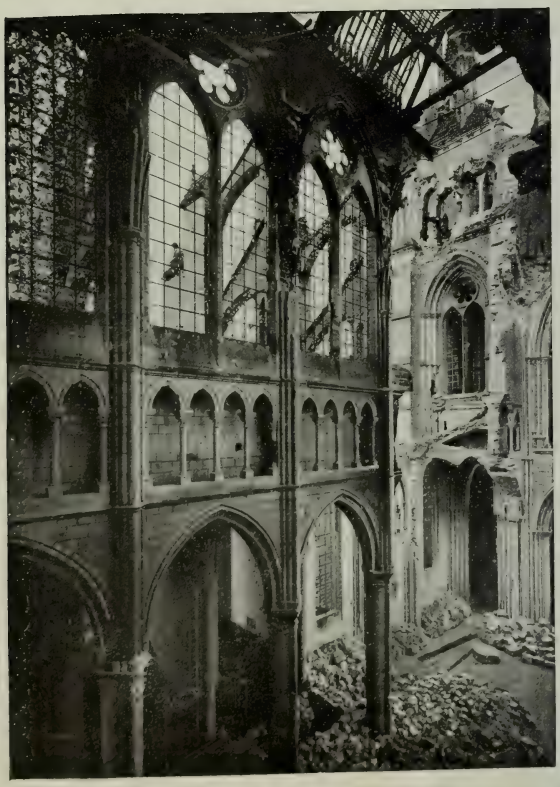
Les grandes arcades étaient surmontées par un triforium sans profondeur et par de hautes fenêtres géminées avec meneau séparatif.

Les bas-côtés, larges et élevés, contribuaient par leurs fenêtres à l'éclairage du vaisseau central. Ils étaient voûtés en ogives et se terminaient aux dernières travées par des chapelles édifiées pour la plupart au XVIIIe siècle.

Dans la deuxième travée du bas-côté nord, une galerie (*B du plan*), reste de l'ancien cloître de la Cathédrale, donnait accès à une vaste chapelle (Chapelle des Œuvres), à deux nefs de trois travées. C'était l'ancienne salle capitulaire, bâtie au XIIIe siècle, en prolongement de la façade occidentale, mais complètement remaniée au XIXe siècle.

LA NEF AVANT LES BOMBARDEMENT

CHUTE
ILIER
1915.



LE BAS COTÉ ET
LE TRIFORIUM
SUD.
Novembre 1918.

L'agonie de la nef. — La chute du pilier

Au début de février 1915, un obus, pénétrant par une brèche qu'un précédent obus avait pratiquée dans le mur du bas côté sud, frappa la deuxième colonne de gauche (*A du plan, p.* 18) de la grande nef, et la sectionna à environ 4 m. du sol (*photos p.* 20 *et* 21). La partie supérieure, avec le chapiteau et les assises supportant la retombée des arcs de la voûte, s'effondra, entraînant dans sa chute un tronçon des arcades et du mur de fond du triforium.

Les dégâts ne tardèrent pas à s'aggraver : à la fin de mars, les voûtes de la grande nef et du bas côté nord, maintenues par le pilier brisé, n'ayant plus leur point d'appui, s'écroulent : la totalité du triforium, la grande fenêtre, l'arc-boutant extérieur, la charpente et la toiture de la travée du bas côté s'écrasent également. Une brèche énorme est pratiquée dans la Cathédrale et le sol de la nef est recouvert d'un amas informe de pierres brisées, qui va encore s'accroître les mois suivants.

LA GRANDE NEF ET LE BAS COTÉ NORD. *Novembre* 1918.
On voit, après les deux premiers piliers, la base du pilier écroulé en février 1915, *dont la chute est représentée à la page* 20.

LES VOUTES ÉCROULÉES LAISSENT APPARAITRE LA CHARPENTE ET LA TOITURE MUTILÉES.

LA CO
DE L
Nove
191

L'écroulement des voûtes

Les voûtes des autres travées, en effet, ébranlées dans leur solidité, ne peuvent résister à de nouveaux bombardements. Elles s'effondrent toutes successivement, à l'exception de celles de la première et de la septième travées. Partout ailleurs apparaissent à découvert les pièces de charpente brisées ou désarticulées et ne supportant qu'une toiture complètement ruinée (*photo ci-dessus*).

Plusieurs des grandes fenêtres s'écroulent également sur le côté nord ; toutes les verrières sont réduites en miettes.

NEF.
918.

Au fond, cloison séparative établie en 1917 *entre la nef et le transept.*

La ruine définitive

Les bombardements de 1918 provoquent la ruine irrémédiable de la nef.

Plusieurs grandes piles s'écroulent. La partie haute des murs latéraux, les grandes arcades, le triforium s'effondrent à droite et à gauche sur un large espace. Trois travées vers la façade ouest avec leurs grandes arcades et les bas côtés sont complètement anéanties. Toutes ces maçonneries s'écrasent à l'intérieur de la nef et forment sur toute sa largeur un amoncellement de plus de 6 mètres de haut et long d'environ 10 mètres.

Aux fragments d'arcs de voûte, aux assises des piliers, aux pierres de remplissage des voûtes se trouvent mélangés, dans un chaos informe, quantité de motifs d'architecture et de sculpture, notamment les beaux chapiteaux et les clefs de voûte, pour la plupart brisés. Et sur ce monceau de ruines, les fermes de la charpente, dépourvues de tout support, sont venues s'écraser à leur tour.

Aux dernières travées, vers le transept seulement, peut encore se reconnaître l'ancienne structure harmonieuse de la nef.

La Chapelle des Œuvres a été touchée à diverses reprises. Les dommages les plus sérieux ont été causés dès les premiers bombardements de 1914 par un obus qui éclata sur la toiture de la galerie (*B du plan, p.* 18, *photo ci-dessous*) donnant accès à la chapelle. Il traversa la couverture et la charpente, fit tomber la voûte, brisa les arcades, tandis que s'émiettait la vitrerie des fenêtres de la chapelle.

LA GALERIE D'ACCÈS A LA CHAPELLE DES ŒUVRES *Novembre* 1918.

CROISILLON SUD, *Voir l'extérieur, p.* 29.

Croisillon sud

Les bombardements ont épargné le croisillon sud, merveille de grâce et de simplicité. Construit vers 1175 par l'évêque Nivelon de Chérisy, c'est la partie la plus ancienne de la Cathédrale et en même temps la moins élevée.

Le croisillon se termine, après une partie droite, en hémicycle (particularité commune avec les croisillons de l'ancienne cathédrale de Noyon et de nombreuses églises rhénanes) et est entouré par un déambulatoire.

Il se différencie nettement, comme style, du reste du monument et présente les signes distinctifs du gothique primitif.

Le triforium — qui ne forme partout ailleurs qu'une galerie resserrée — y est double ; il comprend un étage de larges et hautes tribunes à arcades assemblées trois par trois, que surmonte un couloir étroit à élégantes colonnettes.

La grande voûte est sexpartite, c'est-à-dire soutenue par six branches d'ogives qui s'entrecroisent à une clef centrale ornée de six anges.

Le croisillon sud est éclairé par trois séries de fenêtres. De petites baies plein cintre sont percées dans le mur du déambulatoire. Les tribunes sont éclairées — sauf dans la partie droite garnie de rosaces — par des fenêtres en tiers point groupées trois par trois Une autre série de hautes fenêtres en tiers point et également rassemblées trois par trois s'ouvre enfin au-dessus du triforium.

•••

Certains des chapiteaux sont des chefs-d'œuvre de sculpture ornementale. Leur décoration comporte soit les feuillages caractéristiques des chapiteaux romans (feuilles d'acanthe), soit des crochets allongés, une des premières apparitions de l'ornement distinctif des chapiteaux gothiques.

Le croisillon sud est flanqué, à l'est, d'une chapelle polygonale (*C du plan p.* 18), de même époque et à deux étages. La clef de voûte de la chapelle inférieure représente deux anges emportant sur une nappe l'Agnus Dei. La chapelle supérieure, où était conservé autrefois le Trésor, communique avec les tribunes.

Le Chœur et l'Abside

Le chœur, par où l'évêque Nivelon de Chérisy continua, après l'achèvement du croisillon sud, la construction de la Cathédrale (1200-1212) est une des premières manifestations du style gothique dit « à lancettes » en raison du tracé aigu des arcs, et caractérisé notamment par la transformation des larges tribunes du triforium en une galerie sans profondeur, afin de donner plus d'importance aux grandes arcades du rez-de-chaussée et aux hautes fenêtres de l'étage supérieur.

Il présente une disposition générale semblable à celle de la nef, construite immédiatement après : grandes arcades, triforium étroit, hautes fenêtres (mais sans meneaux, ne formant qu'une baie), voûtes d'ogives sur plan rectangulaire.

Le chœur est flanqué de deux collatéraux sur lesquels s'ouvrent, de chaque côté, quatre chapelles rectangulaires à voûtes d'arêtes.

La deuxième chapelle du bas côté possède une inscription rappelant la date de la prise de possession du chœur par les chanoines :

Anno milleno biscenteno duodeno hunc intrare chorum
Cepit grex canonicorum tercio idus maii.

(*En l'année* 1212, *le troisième des ides de mai, le corps des chanoines commença d'entrer dans le chœur.*)

EUR.
çoit,
uche,
l, les
tures
es de
pro-
les
l'art.

Le collatéral sud communique avec la chapelle accolée au croisillon sud par un couloir voûté du XVe siècle (*D du plan, p.* 18), où se trouve une belle statue du XVIe siècle de la Vierge assise avec l'Enfant Jésus (M. H.).

Les deux collatéraux se prolongent autour de l'abside demi-circulaire pour former un déambulatoire entouré de cinq chapelles rayonnantes à cinq pans coupés et toutes de faible profondeur, y compris la chapelle centrale, consacrée, selon l'usage, à la Vierge. Les voûtes d'ogives des chapelles se combinent avec celles du déambulatoire : huit branches d'ogives viennent s'entrecroiser à la même clef.

Le chœur, que le tir ennemi avait à peu près épargné jusqu'en décembre 1916, subit alors, ainsi qu'en janvier 1917, des dommages plus sérieux.

Des obus crèvent la voûte en deux endroits et traversent également en plusieurs points le mur du triforium, dont des arcades sont brisées.

A l'abside, des quartiers de voûte sont endommagés et les parties des verrières du XIIIe siècle, qu'il avait été impossible de retirer des fenêtres hautes, sont détériorées.

Le chœur n'est toutefois pas atteint dans ses œuvres maîtresses. Aussi put-il être remis en état, au moins d'une façon provisoire, dès le recul des Allemands en 1917. Pendant le deuxième semestre de cette année 1917, les travaux de réparation nécessaires furent exécutés. En même temps, afin de rendre le chœur — ainsi que le transept, également à peu près indemne — immédiatement au culte, une cloison séparative fut édifiée contre la nef (*photo p.* 24).

Cette cloison de protection garantit très efficacement en 1918 cette partie du monument : le chœur et le transept ne subirent aucun dommage sérieux.

Une dépose, opérée en 1915, a préservé la plupart des beaux vitraux du XIIIe siècle (M. H.) provenant de l'église Saint-Yved-de-Braisne et enchâssés au XIXe siècle dans les fenêtres hautes de l'abside et celles de la chapelle de la Vierge.

La décoration intérieure du chœur, grâce aux mesures de préservation prises, est indemne. Elle date du XVIIIe siècle : maître-autel en marbre (M. H.) entouré de grilles en fer forgé et encadré par deux statues en marbre (M. H.) de la Vierge et de l'Ange Gabriel représentant l'Annonciation ; deux consoles en bois sculpté et doré avec plateaux de marbre (M. H.) complètent cet ensemble. Seules, les stalles sont du XVIIe siècle.

Croisillon nord

Le croisillon nord, flanqué de bas côtés, présente la même ordonnance que la nef, mais se termine par un mur droit de la fin du XIIIe siècle, sur lequel a été plaquée une ornementation du XIVe siècle.

Une galerie à claire-voie, se reliant au triforium des murs latéraux et portée par de légères colonnettes, s'applique contre ce mur. Au-dessus, sont percées une rangée de baies et une belle rose, avec vitraux anciens.

Du croisillon nord a été retirée pendant la guerre et mise en lieu sûr une toile de premier ordre (M. H.) peinte par Rubens en 1635 pour les Pères Cordeliers en remerciement des soins que ceux-ci lui avaient prodigués pendant une maladie contractée à Soissons. Ce tableau, qui représente l'*Adoration des Bergers*, est compris dans un très beau cadre en bois sculpté et doré de l'époque de la Régence.

Les bombardements ont fait peu de dégâts au croisillon nord ainsi qu'à la croisée des transepts. Les plus importants sont la crevaison d'une des voûtes du croisillon et la rupture de l'arc doubleau reliant deux des gros piliers de la croisée.

BOISERIES DU BAS COTÉ NORD DU CHŒUR.

Œuvres d'art

En dehors des œuvres d'art conservées au chœur et au transept, la Cathédrale possède un fragment de *tapisserie du* XVIe *siècle* (M. H.), dernier reste d'une tenture consacrée à la légende des saints Gervais et Protais, placée avant la guerre dans le bas côté nord de la nef.

On voyait également avant la guerre, à l'entrée de la nef, de chaque côté du grand portail, les statues funéraires (M. H.) de deux abbesses de l'ancienne abbaye de Notre-Dame, représentées agenouillées, les mains jointes et dans le costume d'abbesse de l'époque : *Henriette de Lorraine d'Elbeuf*, abbesse de 1660 à 1669, et *Gabrielle-Marie de la Rochefoucauld* (1683-1693). (*Ces deux statues sont reproduites sur les photos ci-dessous.*)

A la sacristie, enfin, sont conservés des *fragments de boiseries* de style flamboyant, un *calice* en vermeil du XVIIe siècle, finement ciselé, un très beau et très expressif *crucifix de Girardon* et un *reliquaire* de premier ordre, en cuivre doré, de 1560, figurant le plan en relief de la ville de Soissons avec son enceinte crénelée et ses églises de l'époque. (*Voir p. 3 la photo du plan en relief.*)

HENRIETTE DE LORRAINE D'ELBEUF.

GABRIELLE-MARIE DE LA ROCHEFOUCAULD.

Statues funéraires de deux abbesses de l'ancienne abbaye de Notre-Dame.

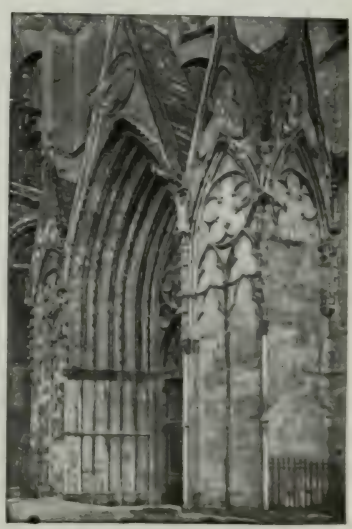
CROI
S
V
l'int
p.

Façades latérales de la Cathédrale

Ce qui caractérise l'extérieur de la Cathédrale de Soissons, c'est une grande simplicité de lignes et une structure solidement équilibrée.

Les hautes voûtes sont contre-butées par deux arcs-boutants superposés, du XIIIe siècle, qui s'appuient, d'une part, sur de puissants contreforts, d'autre part, sur de petites colonnes engagées à chapiteaux avec crochets. (*Voir les photos des p.* 20, 22, 24.) Le croisillon nord porte contre le mur droit qui le termine des arcatures rayonnantes du XIVe siècle (*photo p.* 30). Il est percé d'une grande rose inscrite dans un arc en tiers-point et s'achève par un pignon avec ornementation du XIVe siècle et flanqué de deux clochetons. L'un des clochetons a été abattu (*photos p.* 30 *et* 31).

A l'est du croisillon nord, bouchant la première fenêtre du bas-côté du chœur, s'ouvre un portail du XIVe siècle, épaulé par deux contre-forts et à gâble très élancé (*photo ci-contre*). L'art décoratif du XIVe siècle, plus recherché et agrémenté, y apparaît nettement : gâbles très aigus et ornés de trèfles au-dessus du portail et des contreforts, bouquets de feuillage ouvragés et compliqués remplaçant, aux chapiteaux, les crochets en forme de crosse du siècle précédent.



PORT
CROIS
NORD

FAÇADE NORD. *Chœur et croisillon nord. Novembre* 1918. (*Voir le texte de la page précédente*)

L'extérieur de la Cathédrale (*Nov.* 1918)

Les bombardements ont très éprouvé les façades latérales de la Cathédrale. Sur chacune d'elles, toutes les maçonneries, baies, arcs-boutants, contreforts, toutes les toitures et charpentes se sont effondrées aux premières travées de la nef. Une trouée immense coupe pour ainsi dire le monument dans toute sa largeur en deux parties inégales (*photo, p.* 31, *panorama, p.* 14).

LES
IERS
DANS
LAND
BLE.

Le croisillon arrondi et le versant sud du chœur ont relativement peu souffert. Par contre, de violents bombardements ont sérieusement endommagé le chevet et la face nord du chœur. Une fenêtre haute de l'abside a été frappée à sa partie supérieure. Un contrefort de la chapelle de la Vierge a été fortement entamé, tandis que deux obus se sont encastrés, sans éclater, dans la maçonnerie ébranlée d'un contrefort voisin. A la face nord du chœur, la plupart des contreforts ont été touchés et les arcs-boutants qui le

FAÇADE NORD. *Croisillon nord, nef, chapelle des Œuvres. Novembre* 1918.

maintiennent plus ou moins dégradés. La toiture a été ruinée et la charpente disloquée.

Le croisillon nord a également subi quelques dégâts, notamment au pignon. Un des clochetons qui l'encadraient a été abattu (*photo ci-dessus*).

Mais c'est la façade nord de la nef qui a subi les dommages les plus importants (*photo ci-dessus*). En dehors de l'ouverture pratiquée à son extrémité ouest, elle a été sur toute son étendue atteinte dans ses maçonneries et ses couvertures. Seules, les deux dernières fenêtres vers le transept ont conservé leurs meneaux ; les autres ont été plus ou moins emportés ; quant aux arcs-boutants et aux piles de butée, bien peu subsistent en état.

LA CHAPELLE DES ŒUVRES.

Vue prise du coin des rues de la Bluerie et Jaulzy Novembre 1918.

VISITE DE LA VILLE

En sortant de la Cathédrale, suivre l'Itinéraire de la page 13.

De même que la Cathédrale, ses environs ont beaucoup souffert des bombardements : la place de la Cathédrale (ou place Mantoue), la rue des Minimes, la place du Cloître aux toitures défoncées, la rue du Beffroi aux immeubles effondrés.

LE DU
IÈCLE.
e de la
édrale.

Sur la place de la Cathédrale, au n° 6, se dresse, devant le presbytère bombardé, une *tourelle du* XIII*e siècle* très abîmée (*photo ci-contre*), seul reste de l'ancien évêché, qui a été reconstruit au XVII*e* siècle (1638) en briques et pierres, au sud de la place, entre la rue de l'Évêché et la rue des Minimes.

Dans la cour de l'Évêché (*y arriver par la rue de l'Evêché*), près de la rue des Minimes, subsiste une portion d'environ 15 mètres de long du mur d'enceinte gallo-romaine de la ville (M. H.).

Le mur présente un parement en moellons appareillés, coupé à intervalles rapprochés par un cordon de briques rouges.

Suivre la rue de l'Evêché, contourner le chevet de la Cathédrale pour atteindre la place du Cloître.

PLACE DE LA CATHÉDRALE ET RUE DU BEFFROI.

LA PLACE DU CLOITRE EN 1914.

La place du Cloître, perpendiculaire au portail nord de la Cathédrale, était jadis bordée par les habitations des chanoines. Des vieilles demeures, il subsiste *trois baies en tiers-point*, du XIIIe siècle, au premier étage d'une maison située au n° 14 de la place (*à gauche des photos de la page*).

En face se voient deux *façades Renaissance.*

La plupart des maisons de la place ont été très endommagées par des obus visant la Cathédrale.

Cependant, les trois façades remarquables ont été épargnées.

LA PLACE DU CLOITRE EN 1918.

E DU
LÈGE.

Prendre à gauche la rue du Collège, ravagée par les bombes incendiaires d'avions (*photo ci-contre*); au fond d'une impasse s'ouvre la **porte du collège** (M. H.) (*photo ci-dessous*) construite entre 1740 et 1760.

Des colonnes doriques supportent un grand fronton aux sculptures décoratives représentant Pallas et Cérès.

TE DU
LÈGE.

Cette porte est intacte, mais les bâtiments du collège ont été très éprouvés ; de nombreux projectiles traversant les murs ou les toitures, sont venus éclater dans les dortoirs et salles de classes, brisant tout sur leur passage.

Suivre la rue du Collège jusqu'à la rue des Cordeliers (*la première à droite*) *qui conduit à* **la Grand' Place** (*photo ci-contre*) avec des Hôtels du XVIIIe siècle (aux N° 9 et 11), **le Théâtre,** du début du XIXe siècle, et une **Fontaine** monumentale de la fin du XIXe siècle.

Le théâtre a beaucoup souffert des bombardements, sa toiture est complètement effondrée.

La fontaine n'a pas été atteinte.

LA GRAND'PLACE
ET LE THÉATRE.

ABORDS
L'ÉGLISE
SAINT-LÉ

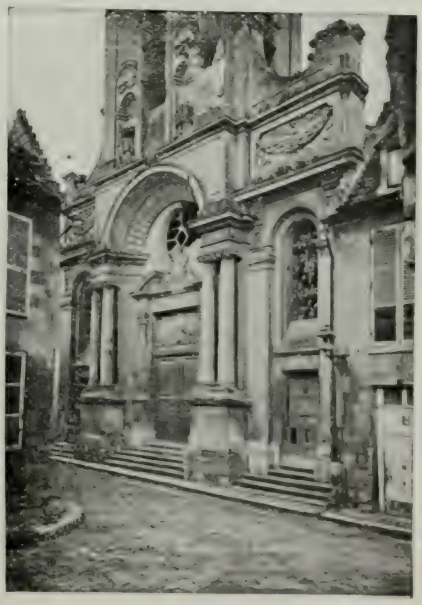
Prendre à droite la rue Saint-Léger jusqu'à l'église Saint-Léger, dont les abords sont dévastés (photo ci-dessus).

ÉGLISE SAINT-LÉGER

L'Église Saint-Léger était jadis l'église d'une abbaye fondée en 1152 pour perpétuer la mémoire de l'évêque d'Autun saint Léger, assassiné en 678 par le maire du palais Ébroïn.

Elle a été reconstruite dans sa partie antérieure (nef et façade ouest) au XVIIe siècle après le sac du monastère par les Huguenots en 1567. Elle est aujourd'hui désaffectée ; la nef, séparée du reste de l'édifice par un mur, servait avant la guerre de salle de réunions publiques : dans le transept et le chœur (M. H.) devait être installé un musée lapidaire.

La façade est du XVIIe siècle, le porche central (*photo ci-contre*) en plein cintre est supporté par des colonnes jumelles à chapiteaux ioniques; il est percé d'une grande porte surmontée d'un fronton triangulaire brisé, et encadrée par des pilastres cannelés.



ÉGLISE
SAINT-LÉG

ÉGLISE SAINT-LÉGER.
Cloître et façade nord. Au fond la tour éventrée.

Au-dessus du porche s'élève la tour à deux étages. Le premier étage porte sur chaque face une seule baie plein cintre et est cantonné par des pilastres corinthiens. Le second étage a deux baies jumelles et, aux angles, des colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens.

Toute la face Est de l'étage supérieur a été emportée par les bombardements (*photo ci-dessus*), les fenêtres et les colonnes d'angles se sont écrasées sur la toiture de la nef qui a été crevée en de nombreux points.

La nef, à double collatéral, a perdu son intérêt du fait de sa reconstruction au XVIIe siècle. Trois travées de ses voûtes se sont effondré , (*photo ci-dessous*).

LA NEF DE SAINT-LÉGER.

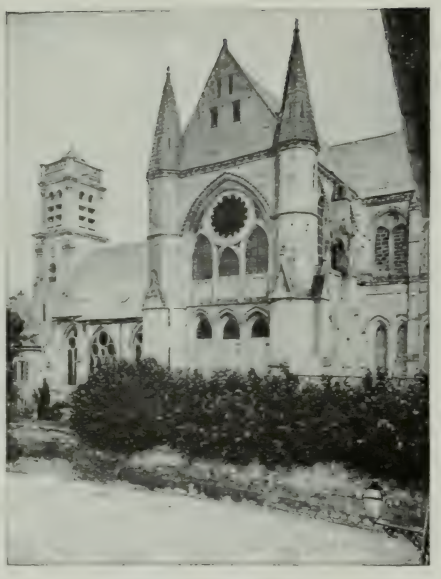
Le transept à deux croisillons ainsi que le chœur terminé par un chevet à pans coupés (*photos ci-contre*) sont moins endommagés. Ils datent du XIIIe siècle, mais ont été restaurés. Ils sont voûtés en ogives et éclairés par des fenêtres hautes et basses séparées par un triforium étroit.

Les fenêtres des croisillons et du chœur sont géminées et surmontées d'une rose, celles de l'abside sont simples et encadrées extérieurement par des contreforts.

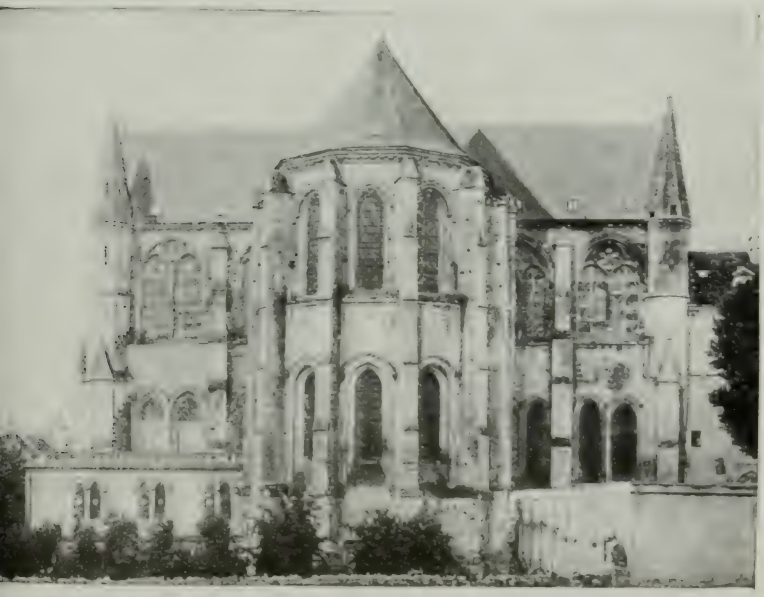
Le mur du fond du croisillon nord, contre lequel étaient adossés les bâtiments monastiques, est sans ouvertures; celui du croisillon sud est entièrement ajouré.

Les façades extérieures des deux croisillons se terminent par un pignon percé d'étroites fentes et sont flanquées de contreforts en forme de tourelles polygonales.

Un contrefort du croisillon nord a été sérieusement atteint par un projectile. Des trous d'obus se voient également aux murs du chevet et à la voûte du croisillon sud du transept.



SAINT-LÉG
CROISILLO
SUD
DU TRANS
1914



SAINT-LÉG
ABSIDE ET
TRANSEPT
1914.

LE CLOITRE DE L'ÉGLISE SAINT-LÉGER. 1914.
Le vieux cloître était plein de fleurs...

Par le bas côté nord de la nef de l'église, on accède dans l'ancien **Cloître** de l'Abbaye, élevé à la fin du XIIIe siècle ou au début du XIVe siècle. Les galeries Nord et Est seules subsistent.

Chaque galerie comprend quatre travées dont les voûtes d'ogives reposent, d'une part, sur des culs-de-lampe, d'autre part, sur un faisceau de fines colonnettes.

DANS LE CLOITRE.
(*V. p.* 36).

LE CLOITRE DE L'ÉGLISE SAINT-LÉGER. 1918.
... La guerre a passé.

Auprès du cloître se voit l'ancienne salle capitulaire, du XIIIe siècle, mais défigurée. Elle est éclairée par trois fenêtres et possède des voûtes d'ogives reposant sur des colonnes à chapiteaux avec crochets.

Les murs du cloître et de la salle capitulaire portent de nombreuses traces de bombardements.

La première porte à droite dans la galerie Est du cloître conduit à une **crypte** antérieure à l'église, bâtie au début du XIIe siècle et de douze mètres de long. Elle comprend deux galeries à deux travées et à voûtes d'arêtes portées par des piliers carrés flanqués de colonnes à chapiteaux cubiques et feuilles.

Cette crypte est prolongée par une abside polygonale éclairée par de petites fenêtres en tiers-point et voûtée en ogive, qui fut reconstruite au XIIIe siècle sur le plan de l'abside de l'église supérieure (*photo ci-dessous*).

LA CRYPTE DE SAINT-LÉGER

L'HOTEL DE VILLE, FAÇADE SUR LES JARDINS.

En sortant de Saint-Léger, suivre la rue de la Congrégation à gauche jusqu'à l'Hôtel de Ville.

L'**Hôtel de Ville** est installé dans l'ancien Hôtel de l'Intendance, construit lui-même en 1772 sur l'emplacement de l'ancien château des comtes de Soissons au Moyen-Age. Atteint en différents endroits par des obus de gros calibre, il a subi des dégâts assez considérables (*photo ci-dessus*).

Le Musée et la Bibliothèque qu'il renferme n'ont pas été épargnés par les bombardements. De plus ils ont été pillés et des toiles du Musée ont été coupées. Cependant, beaucoup d'œuvres, sauvées à temps, ont pu être préservées.

Le **Musée** possède quelques belles sculptures, notamment le tympan d'un portail du XIIIe siècle, provenant de l'église Saint-Yved-de-Braisne et représentant la Descente du Christ aux Limbes, un autre tympan mutilé du XIVe siècle du cloître de Saint-Jean-des-Vignes, un chapiteau roman historié, le sacrifice d'Abraham (*photos ci-contre*), d'autres chapiteaux du XIIe siècle à feuillages, le linteau sculpté d'une cheminée Renaissance, la statue funéraire d'une abbesse de Notre-Dame, etc.

DES TRANCHÉES TRAVERSAIENT LES JARDINS DE L'HOTEL DE VILLE

Les autres salles du Musée contiennent des objets d'époque préhistorique ou gallo-romaine (plat en argent ciselé gallo-romain), une importante collection de médailles et d'objets en céramique, des salles de peinture, des moulages, etc.

La **Bibliothèque** renferme plus de 50.000 volumes et de 200 manuscrits. A signaler parmi ces derniers : un missel de Saint-Médard du XIIe siècle, orné de belles miniatures ; une Bible de Saint-Yved-de-Braisne (XIIe), le cartulaire et les chroniques de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes et, enfin, un très beau manuscrit avec miniatures de la première moitié du XIVe siècle (Le Pèlerinage de la Vie humaine).

LE SACRIFICE D'ABRAHAM.
Chapiteau roman historié.

En sortant de l'Hôtel de Ville, suivre à gauche la rue de la Congrégation, prendre la première rue à droite (rue du Coq-Lombard) et faire le tour, à droite, du pâté de maisons limité par la rue du Coq-Lombard, la rue de Bauton et la rue des Francs-Boisiers qui ramène à la rue de la Congrégation.

C'est un coin du Vieux Soissons qui a le mieux gardé son aspect d'autrefois.

Dans la rue du Coq-Lombard, plusieurs maisons, construites du XIVe au XVIIe siècle, conservent, malgré des modifications postérieures, des traces de leur construction première.

Une, entre autres (au n° 5, dans la cour), renferme une curieuse porte, avec tympan sculpté du XIVe siècle.

Sur la porte, un panneau sculpté représente les adieux du roi d'Espagne au roi de France. Cette porte donne accès à une tour de la même époque (restaurée) dont la superstructure a reçu un obus.

Dans la rue de Bauton, au N° 11, on voit le Palais de Justice incendié en partie par des obus.

En sortant de la rue des Francs-Boisiers (aux habitations brûlées), suivre à droite la rue de la Congrégation, puis la rue du Commerce qui la prolonge, jusqu'à la place Saint-Pierre où l'on verra, à gauche, les ruines de l'ancienne église Saint-Pierre-au-Parvis.

SAINT-PIERRE-AU-PARVIS.
La façade sud avant la guerre.

ANCIENNE ÉGLISE ST-PIERRE-AU-PARVIS (*monument historique*)

Désaffectée à l'époque de la Révolution, l'abside, le transept et trois travées de la nef de l'église furent démolis en 1860.

Les deux travées subsistantes de la nef ont été pendant la guerre très endommagées par l'explosion d'un dépôt de grenades. Les toitures et la plus grande partie des voûtes sont détruites.

Seule, la façade principale et la partie basse de la façade sud, beaux spécimens du style roman du milieu du XIIe siècle, sont demeurées à peu près indemnes (*photo ci-dessous*).

T-PIERRE
U-PARVIS
Novembre
1918.

Au coin de la place Saint-Pierre et de la rue de la Vieille-Gagnerie sont deux fenêtres plein cintre (M. H.) de toute beauté, visibles de l'intérieur de la maison portant les N° 19-21.

Portées par quatre colonnettes avec chapiteaux historiés représentant des monstres et des animaux fantastiques, ces deux fenêtres, aujourd'hui aveuglées et servant de mur à la pièce du premier étage d'un restaurant, sont les seuls restes d'une grande église ayant appartenu à l'ancienne abbaye de Notre-Dame.

Ce couvent de religieuses, fondé au VIIe siècle, avait été rebâti au cours du XVIIIe siècle.

Les nouveaux bâtiments, complètement dénaturés par des remaniements intérieurs, et ne présentant plus d'intérêt, étaient occupés par la caserne Charpentier ruinée et incendiée au cours de la guerre.

Suivre la rue de la Gagnerie, tourner à droite dans rue la Bannière, puis à nouveau à droite dans la rue Notre-Dame que l'on suit jusqu'à son extrémité où l'on trouve la Maison de l'Arquebuse (M. H.) construite en 1626 pour la corporation des arquebusiers soissonnais et aujourd'hui affectée à des services militaires (*photo ci-dessous*).

LA MAISON DE L'ARQUEBUSE.

C'est un pavillon en briques et pierres surmonté d'un comble très élevé et renfermant une grande salle éclairée par dix baies. Il est décoré sur sa façade principale d'ornements guerriers.

Le portail d'entrée, élevé en 1638 par les soins du maréchal d'Estrées, est d'ordre ionique et surmonté d'un entablement orné de trophées.

A l'angle nord-est du portail, la partie supérieure de l'entablement a été détruite par un obus et les toitures du pavillon ont été endommagées par d'autres projectiles.

Prendre, en face, la rue des Feuillants, et à gauche la rue Saint-Martin jusqu'à la place de la République où se trouvent la Bourse du Commerce (de 1898) et le monument de la Défense de Soissons en 1870, inauguré en 1901.

Contre la place, le beau jardin de la Société d'horticulture (actuellement en très mauvais état), longé par la Crise, rivière de Soissons.

Suivre, le long du jardin, la rue de Château-Thierry, puis, dans son prolongement, le boulevard Jeanne-d'Arc qui fait un coude accentué. Peu après ce coude, tourner à droite dans la rue Saint-Jean qui conduit à l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes.

SAINT-JEAN-DES-VIGNES (*Monument historique*).

Fondée en 1076, l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes fut un des plus riches monastères du Moyen-Age.

Les libéralités des rois de France, des évêques, des grands seigneurs et des bourgeois, permirent aux moines de construire aux XIIIe et XIVe siècles une grande église abbatiale et d'importants bâtiments monastiques, dont le plan nous a été conservé par une gravure de 1673 reproduite ci-dessous.

Ce plan est celui presque uniformément suivi pour les constructions monastiques : au milieu, l'église abbatiale. Contre sa face sud se développent les quatre galeries du cloître autour desquelles se groupent les bâtiments proprement dits du monastère, les lieux *réguliers* où les étrangers n'ont pas accès : le noviciat, les dortoirs, le réfectoire.

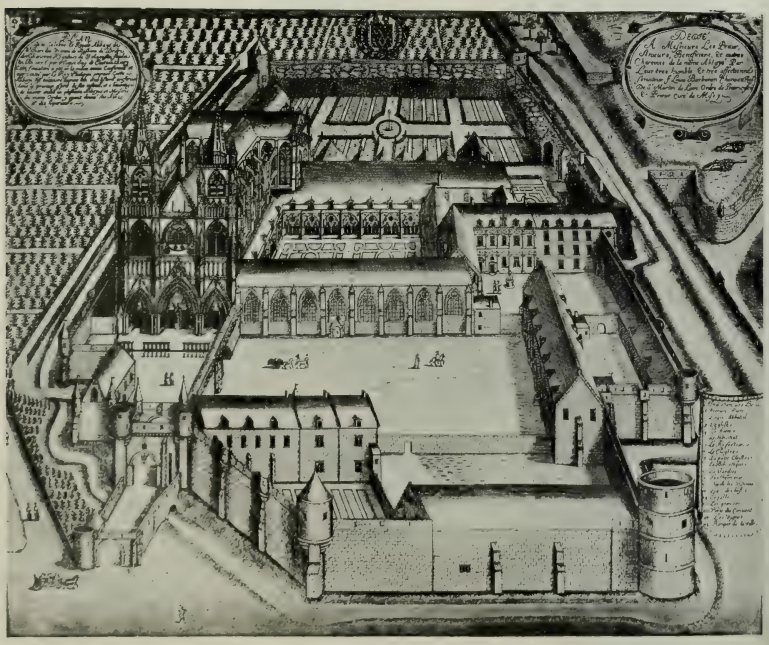
A côté du cloître, un petit cloître contre lequel s'adossent les bâtiments accessibles aux étrangers : la salle et le logis des hôtes.

En arrière, isolée par crainte de la contagion, l'infirmerie avec sa chapelle spéciale.

Près de l'entrée, le logis abbatial et, plus loin, les greniers.

L'entrée était fortifiée et une muraille continue, avec chemin de ronde, meurtrières et échauguettes, faisait le tour complet de l'abbaye.

Dévastée pendant la guerre de Cent ans, puis pendant les guerres de religion, l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes n'en resta pas moins riche et célèbre jusqu'à la Révolution. Les moines en furent alors expulsés. Quelques années plus tard, en 1805, un décret impérial, pris sur la demande de l'évêque de Soissons, ordonna la démolition de l'église, dont les matériaux devaient servir à la réparation de la Cathédrale. Devant les protestations des habitants, l'évêque autorisa la conservation de la façade de l'église.



PLAN DU
NASTÈRE.
ravure de
Baraban.
1673.

La façade de Saint-Jean-des-Vignes avant la Guerre

Trois portails surmontés de gâbles, de la fin du XIIIe siècle, s'ouvrent dans la façade. Sous le portail central, deux statues mutilées : à droite, saint Augustin; à gauche, saint Jean-Baptiste vêtu d'une peau de bête.

Une élégante galerie à claire-voie, se poursuivant en arrière autour d'une vaste plate-forme qui formait jadis une tribune au-dessus de la grande nef, sépare le portail central de la grande rose inscrite dans un arc brisé. Celle-ci a perdu son réseau intérieur de meneaux. La galerie et la rose sont de la fin du XIVe siècle.

Les portails latéraux sont dominés chacun par une tour à deux étages couronnés d'une flèche. Le premier étage date de la fin du XIVe siècle; la partie supérieure, qui diffère de l'une à l'autre tour, est postérieure de plus d'un siècle.

La tour sud (*à droite sur la photo ci-dessous*) avait une hauteur de 70 mètres.

La tour nord, terminée en 1520, et plus massive, était haute de 75 mètres.

Au premier étage, dans la niche contre la grande rose, une statue de la Vierge fait vis-à-vis à une statue de l'Annonciation, placée sur le contrefort opposé de la tour sud.

Les deux étages de la tour nord, séparés par une galerie de style flamboyant à gâbles très accusés, sont percés de grandes baies divisées par un meneau.

Sur la face ouest, contre le meneau de la baie supérieure, est fixé un Christ en croix.

La flèche octogonale, entourée de quatre clochetons, est ajourée sur chaque face par trois ouvertures de plus en plus petites et porte sur ses arêtes des crochets saillants.

LA FAÇA
DE
SAINT-JE
DES-VIGN
VANT
LA GUER

TOUR NORD. TOUR SUD.

LA FAÇADE EN 1918.

LES PORTAILS DE LA FAÇADE EN 1918.
Dans les parements, pierres rongées par le feu en 1870 ; *dans les voussures, claveaux d'arcs brisés par des obus en* 1914.

TOUR SUD.

TOUR NORD.

LE REVERS DE LA FAÇADE. *A gauche, l'entrée du cloître.*

La façade de Saint-Jean-des-Vignes après les bombardements.

En 1870 déjà, la façade de l'église avait été sérieusement endommagée. Les boulets allemands incendièrent en outre un dépôt de foin remisé sous les porches dont les ébrasements furent calcinés (*p.* 46).

En 1914, elle subit de nouveaux dégâts. Les deux flèches sont atteintes. Celle du sud perd sa partie supérieure et est éventrée à sa base ; l'autre est fortement échancrée près de sa pointe. Les sculptures des contreforts sont mutilées. Enfin, partout, la façade est martelée par des éclats d'obus.

Plus considérables et plus graves sont les dégâts de 1918. Des projectiles ont éventré par endroits, échancré ailleurs plus ou moins profondément les maçonneries des portails et des tours, brisé enfin les fines et délicates sculptures de celles-ci. La tour nord a plus particulièrement souffert. Une brèche, compromettant sa solidité, existe sur presque toute sa hauteur et la partie supérieure de la flèche est venue, comme quatre ans auparavant celle de l'autre flèche, s'écraser sur le sol. Enfin, la voûte intérieure qui relie les deux tours est partiellement effondrée.

Au revers de la façade (*photo ci-dessus*), également touché en plusieurs endroits, subsistent des vestiges de la première travée de l'ancienne nef de l'église abbatiale démolie sous l'Empire.

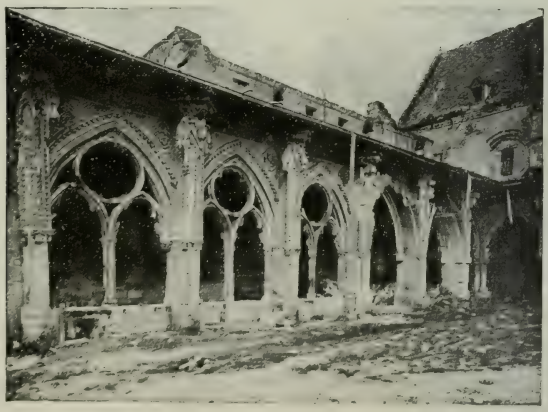
GALERIE OUEST CLOITRE. *Vue prise du portail. Nov.* 1918.

Le grand cloître de Saint-Jean-des-Vignes

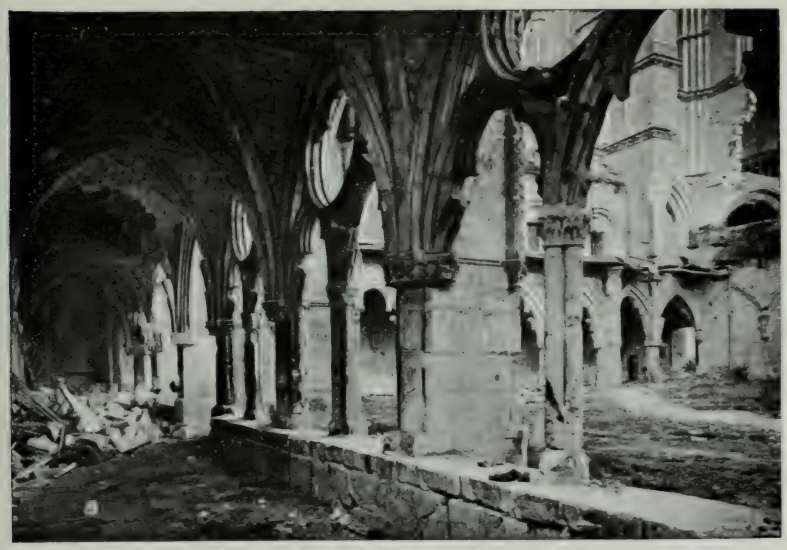
Sous le portail sud s'ouvre une porte du XIIIe siècle aux voussures et tympans décorés de feuillages finement sculptés, qui faisait communiquer l'église de l'abbaye avec le grand cloître.

Il ne reste que deux galeries du grand cloître édifié au XIVe siècle : les galeries sud et ouest, ayant chacune sept travées voûtées d'ogives qui retombent d'un côté sur des culs-de-lampe ornés de feuillages ou de figures humaines, de l'autre sur des piles entourées de colonnettes (*photos ci-contre*).

Les grandes arcades en tiers-point, décorées de fines moulures et séparées par des contreforts très ouvragés, possédaient une arcature intérieure formée de deux baies surmontées d'une rose. Il en subsiste des traces à trois travées de la galerie sud (*photo ci-dessous*). Les arcades étaient autrefois garnies de vitres.



GALERIE SUD DU CLOITRE. *Nov.* 1918.



DANS L
GALERI
SUD.
Nov. 19

Des projectiles ennemis ont atteint plusieurs fois le cloître, notamment à la galerie sud.

Un obus a perforé la voûte d'une travée (*photo ci-dessus*).

Le Réfectoire

Contre la tour sud s'adosse le réfectoire, construction de la fin du XIIIe siècle, dénaturée après la Révolution par son affectation à des services militaires (*photo ci-dessous*).

REVERS
DE LA
FAÇADE,
CLOITRE
RÉFECTO
Nov. 19

LA GALERIE OUEST DU CLOITRE ET LE RÉFECTOIRE.

Le réfectoire, long de plus de 40 mètres et à deux nefs, est voûté en ogives. Les arcs ogifs reposent sur de fines colonnes à chapiteaux feuillus, que contrebutent extérieurement des contreforts engagés dans la maçonnerie. Comme tous les réfectoires des monastères, il possède une petite tribune surélevée et voûtée. De cette tribune ou chaire, un moine faisait la lecture pendant les repas.

Le réfectoire, utilisé comme magasin d'approvisionnement, est divisé en deux étages par un plancher qui passe au-dessous des chapiteaux des colonnes.

Extérieurement, il était percé du côté du cloître de six grandes roses qui ont été transformées en petites fenêtres rectangulaires, et, sur la face ouest, de huit fenêtres en tiers-point aujourd'hui murées.

Des lucarnes, dont une de la Renaissance, sont espacées à la base du comble du grenier.

Le comble a été détérioré en différents endroits, complètement détruit même à plusieurs travées, par les bombardements. Une large brèche, déjà bouchée, a été, en outre, pratiquée à la dernière travée de la face Est ; un contrefort a été détruit et la partie adjacente à l'encadrement d'une des roses, brisée (*photo ci-dessus*).

Le grand cloître communiquait à l'Est avec un petit cloître, qui fut rebâti vers 1550 dans le style Renaissance et dont il reste quelques travées.

En deçà de la façade de l'église, enfin, s'élève encore un bâtiment reconstruit au XVIe siècle pour le logis de l'abbé, mais complètement dénaturé par son utilisation militaire. Il est flanqué d'une tourelle d'escalier octogonale.

En sortant de l'abbaye, prendre à droite la rue Saint-Jean jusqu'à la place Dauphine sur laquelle s'élève la Sous-Préfecture, installée dans un Hôtel construit au début du XIXe siècle. Elle a été frappée par plusieurs obus.

LA RUE DES MINIMES

En arrivant à la place Dauphine, prendre à gauche la rue de Panleu. Elle longe les bâtiments de l'ancien grand Séminaire, de la fin du XVIIe siècle, dont la chapelle du XVIIIe siècle est décorée de belles boiseries peintes et dorées qui ont été très abîmées.

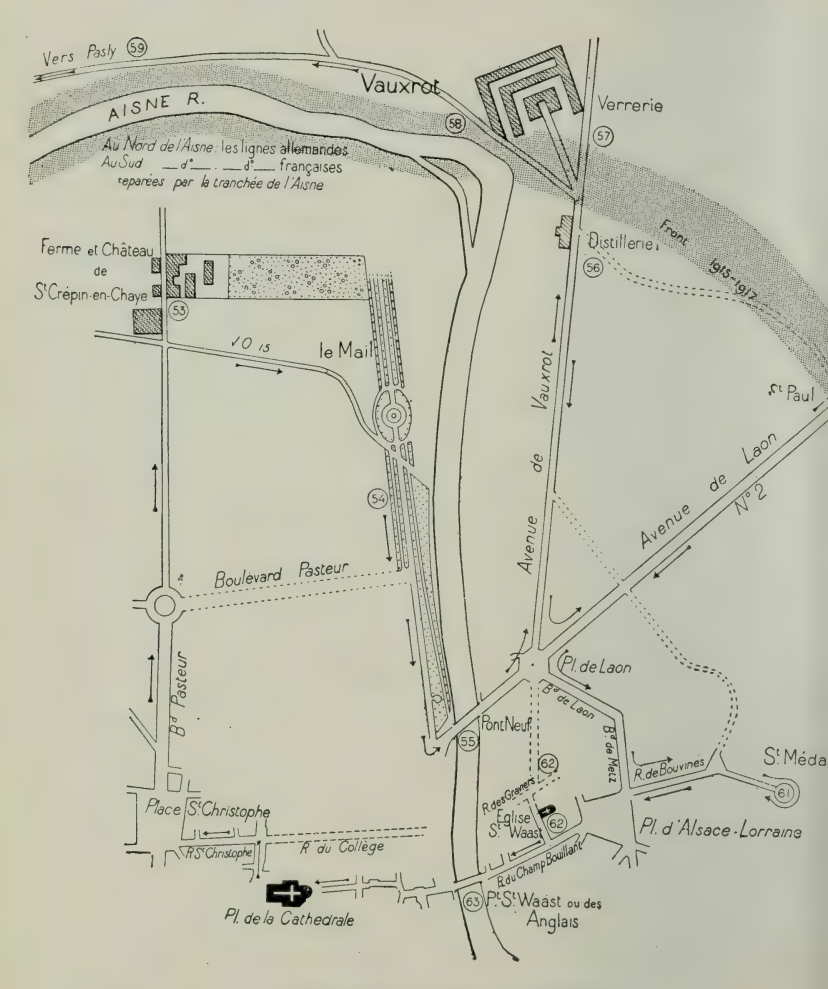
De nombreux obus sont tombés sur le grand Séminaire, y causant d'importants dégâts ; les toitures sont en grande partie détruites et les murs largement éventrés à plusieurs endroits.

A l'extrémité nord-ouest du parc de l'ancien grand Séminaire, des fouilles pratiquées au XIXe siècle et aujourd'hui remblayées, ont fait découvrir les restes de l'hémicycle d'un théâtre romain (M. H.). Ces restes dénotent un théâtre de très grandes dimensions, présentant 144 mètres de largeur au grand axe, alors que le théâtre d'Orange n'a que 100 mètres environ.

Revenir à la Cathédrale par la rue de la Buerie qui prolonge la rue de Panleu (à droite débouche la rue des Minimes aux maisons incendiées, photo ci-dessus).

DANS LE QUARTIER DE LA CATHÉDRALE EN 1917
Au fond, la tour de la Cathédrale, encore debout.

L'ITINÉRAIRE HORS DE LA VILLE (*p.* 53 *à* 63).

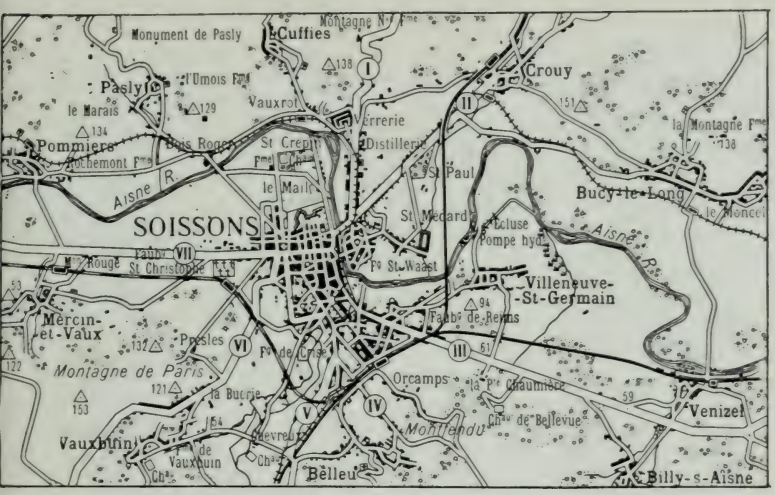


Départ place de la Cathédrale

Visite des organisations défensives de Saint-Crépin-en-Chaye et du Mail, des premières lignes française et allemande de Pasly à Saint-Paul et de la tête de pont sur la rive droite de l'Aisne, en avant du Faubourg Saint-Waast.

Suivre dans le sens des flèches, en partant de la **Cathédrale,** *les rues et routes tracées en* **traits continus.**

Les **numéros** *indiquent les* **pages** *où figurent les* **photos** *correspondantes.*



Devant la Cathédrale, prendre la rue de la Buerie, jusqu'à la rue Saint-Christophe, que l'on prend à gauche pour atteindre la place Saint-Christophe. Prendre au nord de cette place le boulevard Pasteur, suivre, dans son prolongement, une petite route qui conduit directement au château de **Saint-Crépin-en-Chaye** *(voir l'itinéraire ci-contre).*

Les défenses avaient été accumulées autour de ce château et de la ferme qui en dépendait. Ces bâtiments, aujourd'hui complètement ruinés, occupaient l'emplacement d'une ancienne abbaye.

SAINT-CRÉ
EN-CHAY
Janvier 1

A gauche, ruines de la ferme et abri de bombardement ; à droite, tranchée rejoignant le château, qu'on aperçoit, au fond, à travers les arbres.

LE MAIL AVANT LA GUERRE. (*Cliché LL*)

Après la visite de Saint-Crépin, prendre le chemin vicinal (V. O. 15) *que longeaient de puissantes organisations, et qui conduit à la promenad du Mail. Suivre cette promenade dans la direction de la ville jusqu'a Pont-Neuf.*

La **Promenade du Mail**, qui va de l'Hôtel de Ville jusqu'à Vauxrot était parcourue dans toute sa longueur par un boyau qui conduisai aux premières lignes du secteur nord.

Le Mail de Soissons avait été créé aux XVIIe et XVIIIe siècles Bordé à l'est par le cours de l'Aisne, planté d'arbres centenaires, c'était avant la guerre, un des plus beaux de France.

Il a été complètement bouleversé par de formidables travaux d défense. Les tranchées aménagées commençaient au milieu du Ma et s'étendaient sur plusieurs lignes renforcées par des défenses de tou genres et des centres de résistance, tels que celui de la brasserie du Ma au bord de l'Aisne. Elles se ramifiaient à l'extrémité de la promenad en une multitude de petits postes, de blockhaus, d'observatoires blin dés, d'où l'on distinguait, à l'œil nu, sur la rive droite de la rivière, le retranchements recouverts de branchages des petits postes allemand

D'une rive à l'autre, les communications avec notre tête de pon étaient assurées par des passerelles sans cesse bombardées et des pas sages précaires maintenus sur les deux ponts en partie détruits.

LE MAIL PENDANT LA GUERRE.

Au fond, le kiosque de musique près duquel fut tué le général de Grandmaison.

LE
PONT-N

Traverser l'Aisne au Pont-Neuf.

Le **Pont-Neuf,** ou **Pont du Mail,** par où passe la Route nationale de Paris à Maubeuge (N 2), a été construit en 1903, en ciment armé. Les Britanniques firent sauter, le 1er septembre 1914, l'arche du milieu, mais un cheminement put être ménagé par la suite sur l'arche défoncée, et fut masqué aux vues de l'ennemi par les toiles bigarrées des tentes d'une fête foraine qui se tenait à Soissons au moment de la déclaration de guerre (*photo ci-dessous*).

CAMOUFL
DU PONT

LA DISTILLERIE EN 1917.

La première ligne française dans la Distillerie.

Du Pont-Neuf, gagner la place de Laon par l'avenue de Laon, prendre à gauche l'avenue de Vauxrot jusqu'à Vauxrot et Pasly. (*Voir la carte p.* 53 *et l'itinéraire p.* 52.)

A 800 *mètres environ de la place de Laon,* on trouve les ruines d'une grande **Distillerie** qui constituait la première position française et était puissamment organisée.

Au nord de la Distillerie, au delà du « *No man's land* » couvert de fils de fer, une très importante **Verrerie** formait la première ligne allemande.

LA DISTILLERIE EN 1918.

LA VERR
DE VAU
Au pren
plan,
une tom
alleman

La première ligne allemande dans la Verrerie.

Cette Verrerie fournissait, chaque année, plusieurs millions de bouteilles à la Champagne. *On voit, sur la photo, un tas de bouteilles.*

Entre ses bâtiments complètement ruinés par les bombardements incessants, ce ne sont que boyaux et tranchées en ciment armé, observatoires blindés, blockhaus, postes de mitrailleuses en béton, abris creusés profondément sous le sol.

LA VERR
DE VAU
Au fond
la cote

ES BORDS
E L'AISNE.

Au fond, chapelle de la Verrerie. A gauche de la chapelle, sous une grue, était postée une mitrailleuse allemande.

Depuis Vauxrot jusqu'à Pasly, les lignes étaient séparées par l'Aisne ; de chaque côté, au bord du fleuve, se tenaient les petits postes et les tranchées avancées avec mitrailleuses (*photos ci-contre*).

De Vauxrot, aller jusqu'à Pasly (*voir carte p.* 53).

BARRAGE
VAUXROT.
re la pile,
un nid de
ailleuses.

De l'église de Pasly, promenade à pied très intéressante aux grottes qu'on voit sur la photo de la p. 59, fermant l'horizon au nord du village. *Continuer la route pendant* 800 *mètres. Prendre à droite le chemin qui monte à flanc de colline et longe les grottes organisées par les Allemands, puis habitées par la population de Pasly.*

PASLY.
Sur la col les grottes ferment l'horizon.

Sur la crête, le Monument aux Instituteurs fusillés en 1870 a été abattu par les Allemands en 1914. (*Photo ci-dessous.*)

PASLY.
LE MONUMENT ABATTU.

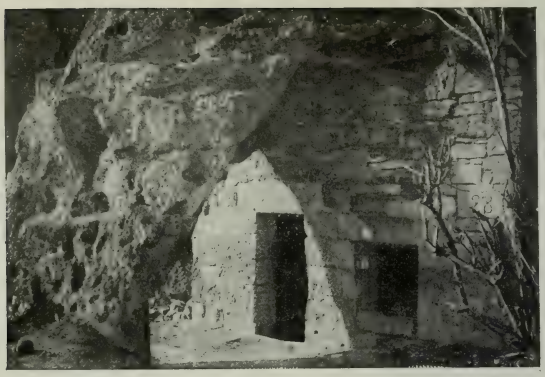
Le chemin ramène au village. Revenir par Vauxrot à la place de Laon, et suivre à gauche l'avenue de Laon jusqu'à Saint-Paul.

Les organisations que nous avons vues de Pasly à la Verrerie et à la Distillerie gagnaient de là, en une ligne presque droite et formidablement retranchée, la route nationale de Paris à Maubeuge (N 2). Après avoir coupé cette route à mi-distance environ entre Soissons et Crouy, elles contournaient au nord, puis à l'est, le hameau de **Saint-Paul**.

PASLY.
GROTTE ORGANISÉ

Ce hameau fortifié constituait

PASLY
ENTRÉE D'UNE
GROTTE.



le **Saillant de Saint-Paul** et couvrait le faubourg Saint-Waast.

De Saint-Paul, les tranchées, obliquant vers le sud, se prolongeaient en avant du faubourg de Saint-Médard, puissamment organisé, et rejoignaient l'Aisne à l'endroit où le fleuve forme une vaste boucle en amont de Soissons. C'était le secteur Est de la défense, couvrant également le faubourg Saint-Waast et la tête de pont sur la rive droite.

Pour aller de Saint-Paul à Saint-Médard, il faut revenir à la place de Laon et prendre à gauche le boulevard de Laon, puis le boulevard de Metz qui le prolonge jusqu'à la place d'Alsace-Lorraine. Sur cette place prendre à gauche la rue de Bouvines jusqu'à l'abbaye de St-Médard.

Le faubourg de Saint-Médard est aussi ancien que la ville elle-même. Il existait à l'époque romaine et devint un des lieux préférés de résidence des rois mérovingiens qui y possédaient une grande *villa*.

PONT
DÉTRUIT SUR
L'AISNE.

Ce pont reliait directement Pasly à Soissons.

DANS LE
SAILLAN
SAINT-P

Vers 556, Clotaire Ier enterra dans cette villa l'évêque de Noyon, saint Médard, mort en grande vénération, et éleva sur son tombeau une basilique autour de laquelle se fonda un monastère.

Après avoir joué un rôle important dans l'histoire du bas Moyen-Age, ce monastère attirait encore, en 1530, 300.000 pèlerins. Mais les bâtiments furent ravagés lors des nombreux sièges que subit Soissons.

Des bâtiments anciens, il ne reste qu'une **Crypte** de grand intérêt archéologique.

Construite au IXe siècle, longue de 24 mètres, large de 2 m. 50 et haute de 4 mètres, cette crypte (*photo ci-dessous*) comprend une galerie centrale, sur laquelle s'ouvrent sept chapelles.

Les voûtes reposent sur des murs très épais et creusés de petites niches qui devaient servir de sièges aux pèlerins.

LA CRYPTE DE SAINT-MÉDARD. *Cliché LL.*

Une des plus anciennes cryptes de France.

EGLISE
NT-WAAST.
1917.

Revenir à la place d'Alsace-Lorraine, prendre à l'ouest de cette plac la rue du Champ-Bouillant, que l'on suit jusqu'à la première rue à droite : rue Messire-P. Leroy, qui conduit à l'église Saint-Waast.

L'**Église Saint-Waast**, construite au XIXe siècle, se compose d'un large et grand vaisseau central flanqué, à la nef, de deux collatéraux. Un élégant clocher terminé par une flèche surmonte le portail. A l'intérieur, l'édifice ne possède pas de voûtes, mais un plafond de charpentes.

FAUBOURG
T-WAAST.

Défenses dans la rue des Graviers, près de l'Église (voir l'itinéraire).

Les bombardements y ont causé d'importants dégâts : la toiture est crevée de toutes parts et complètement détruite sur une large surface ; les murs présentent de nombreuses ouvertures.

La façade est martelée par des éclats d'obus. Le clocher, très fortement échancré à son premier étage, a, en outre, deux faces emportées à l'étage supérieur. La flèche s'est écrasée, en 1918, sur le sol. A l'intérieur, le gros-œuvre n'a pas trop souffert, mais le plafond en charpente est très endommagé.

Le faubourg Saint-Waast conduisait aux premières lignes du secteur nord-est de Soissons, qui passaient au nord du hameau de Saint-Paul.

En raison de cette situation, il avait été complètement mis en état de défense et fut continuellement bombardé. Il a beaucoup souffert : la gare, l'usine à gaz, la plupart des établissements industriels sont détruits ; ce n'est même plus, par endroits, qu'un monceau de ruines entre lesquelles subsistent, çà et là, quelques restes des anciennes organisations.

Revenir à la rue du Champ-Bouillant, suivre cette rue jusqu'à l'Aisne, que l'on traverse au pont Saint-Waast.

LE PONT SAINT-WA OU PONT DES ANGL *Au fond, le Pont-N (Sep. 1914*

Le **Pont Saint-Waast** — dénommé également depuis la guerre pont des Anglais — date du Moyen-Age (*photo ci-contre*). De la construction ancienne subsistent, restaurées, les arches du côté du faubourg Saint-Waast. Le reste du pont est constitué par un tablier en fer que les Allemands détruisirent le 13 septembre 1914, en évacuant la ville. Rétabli dès octobre 1914 par les Anglais, et doublé d'une passerelle, il assura, en dépit de bombardements incessants, la liaison entre le centre de la ville et le faubourg Saint-Waast.

Les rues la Bannière, Montrevers et de l'Hôtel-Dieu ramèneront à la Cathédrale.

TABLE DES MATIÈRES

Grands faits historiques 2
Première occupation : 1914 4
Deuxième occupation : 1918 7
Les bombardements 10
Un siège de 30 mois 11

VISITE DE LA VILLE

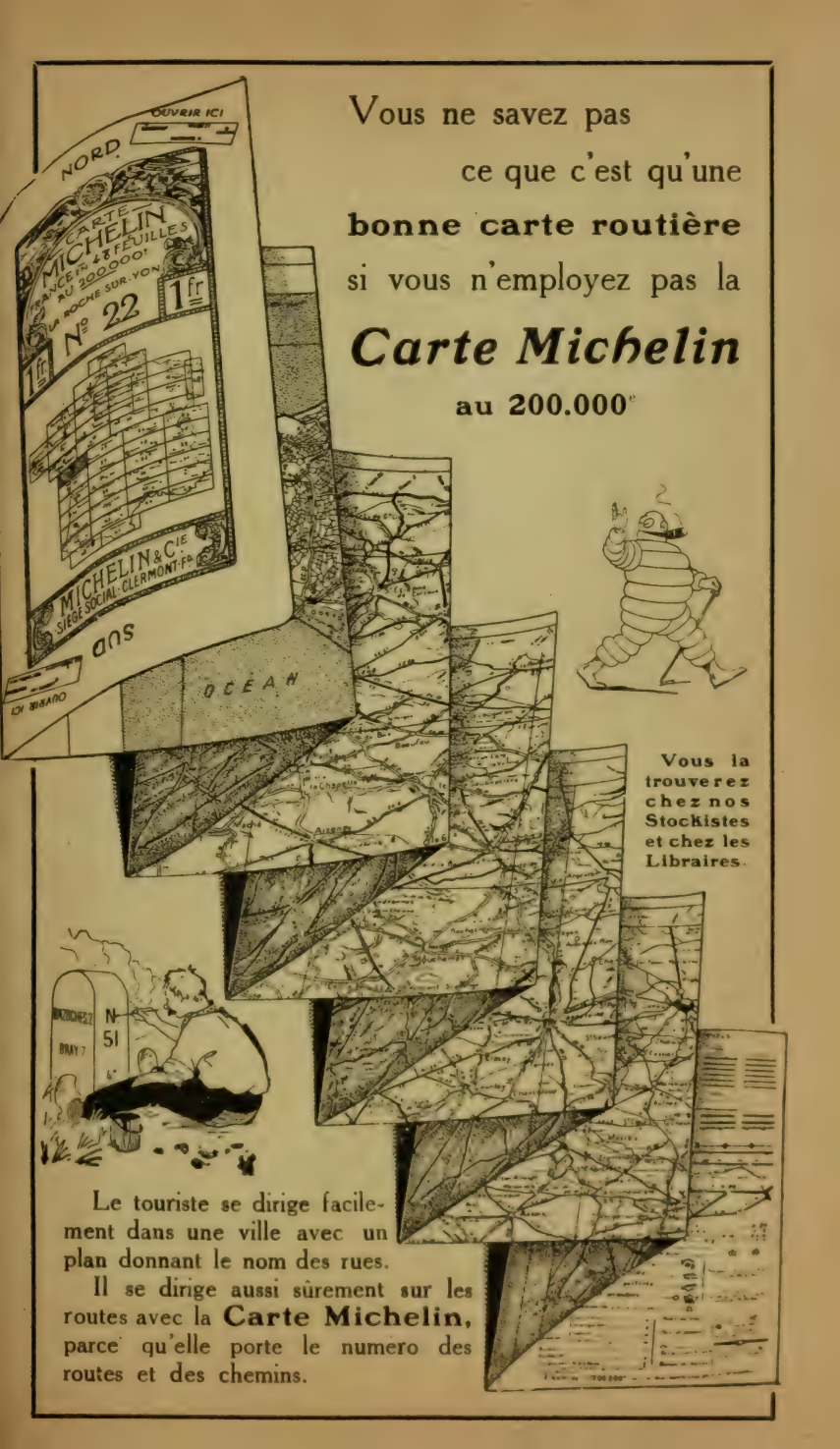
La Cathédrale ..... 15 à 31
Église St-Léger ..... 35 à 39
L'Hôtel de Ville ..... 40 et 41
St-Pierre-au-Parvis 42
Maison de l'Arquebuse 43
St-Jean-des-Vignes ..... 44 à 50

HORS DE LA VILLE

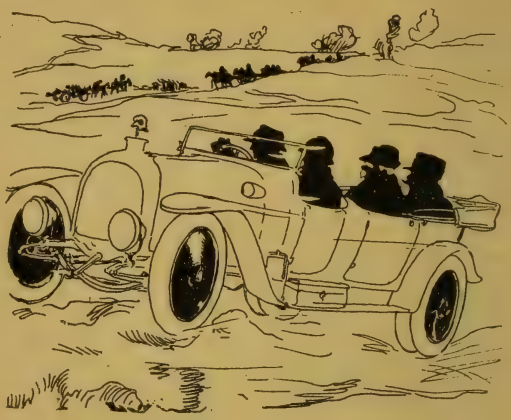
St-Crépin-en-Chaye 53
Vauxrot-Pasly ..... 56 à 60
Saint-Paul - Saint-Médard ..... 60 et 61
Faubourg St-Waast ..... 62 et 63

DÉFENSES DANS UNE RUE DU FAUBOURG SAINT-WAAST

VIII²-2.112-8-1930 IMP. KAPP, PARIS


Vous ne savez pas
ce qu'est qu'une
bonne carte routière
si vous n'employez pas la
Carte Michelin
au 200.000e
OUVRIR ICI
NORD
CARTE MICHELIN
FRANCE EN 48 FEUILLES AU 200.000e
LA ROCHE SUR-YON
N° 22
1 fr
MICHELIN & Cie
SIÈGE SOCIAL: CLERMONT-Fd
OCÉAN
Vous la trouverez chez nos Stockistes et chez les Libraires.
N 51
BRAY
Le touriste se dirige facilement dans une ville avec un plan donnant le nom des rues.
Il se dirige aussi sûrement sur les routes avec la Carte Michelin, parce qu'elle porte le numero des routes et des chemins.

La meilleure et la moins chère des ROUES AMOVIBLES :



La ROUE MICHELIN est pratique et solide.

La ROUE MICHELIN est simple et chic.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002606316b

CE DC 0801
.S65S4 1919
COO SOISSONS AVA
ACC# 1072327

Les Reliures Caro
TÉL.: (819) 686-2059
(MTL) 255-5263

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 01 09 15 3